

Le Jardin désert

ŒUVRES

DE

André Foulon de Vaulx

POÉSIE

I. — (1894-1895). — Les Jeunes Tendresses. . . . » »
II. — (1895-1896). — Les Floraisons fanées . . . » »
III. — (1896-1899). — Le Jardin désert. 1 vol. in-18. . 3 »
IV. — (1900-1903). — L'Allée du Silence. 1 vol. in-18. 3 »
V. — (1904-1906). — La Statue mutilée. 1 vol. in-18. 3 »
VI. — (1907-1909). — La Fontaine de Diane. 1 v. in-18. 3 »
VII. — (1910-1912). — Les Eaux grises. 1 vol. in-18 . . 3 »

THÉATRE

Deux Pastels *(La Fée Muguette. — Le Portrait).* — Comédies. 1 vol. in-18. . . . . 3 »
La Petite Soubrette, comédie en un acte, en vers. 1 vol. in-18. 1 »

ROMAN

Les Ames solitaires

La Sœur aînée. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Le Veuvage. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Madame de Lauraguais. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Angèle Verneuil. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Le Déclin. 1 vol in-18. . . . . 3 50

Amour d'Artiste. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
La Vieillesse de Louis XV (1771). 1 vol. in-18. . . 3 50
Fine Mouche. 1 vol. in-18 . . . . 3 50
Jeunesse blonde. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Jamais plus. — *Henriette Ferrier. — Devant la Mort.* 1 vol. in-18 . . . . 3 50

ANDRÉ FOULON DE VAULX

Le Jardin désert

(1896-1899)

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXIII

Le présent ouvrage est une nouvelle édition revue et condensée de trois volumes épuisés de l'auteur : *la Vie éteinte* (1896), *l'Accalmie* (1897), *le Jardin désert* (1898).



Le Jardin désert

Je connais un enclos sur la côte bretonne
D'où les tons éclatants sont à jamais proscrits.
Sous un rideau tremblant de saules rabougris
On voit à l'horizon l'Océan qui moutonne.

Ma vie est ce jardin désert et monotone,
Qu'attriste un ciel de brume au neutre coloris.
Tout est pâle, tout est rocailleux, tout est gris,
Et le temps qui s'enfuit se résume en l'automne.

Ma vie est ce jardin monotone et désert
Où, même au mois de juin, pas un arbre n'est vert,
Où pas un chant d'oiseau familier ne s'élance,

Où, plus seul quand le soir ponctuel prend un peu
De tout ce qui m'entoure en son manteau d'adieu,
Mon cœur, plus anxieux, écoute le silence.



LA JEUNESSE EN PROVINCE

A Émile Pouvillon.

1896-1897



La Jeunesse en Province

I

Je veux dire ma vie ignorée, humble et douce,
Ma vie obscure et calme où tout est d'un gris-blanc,
Où l'amour, que je vois s'en aller d'un pas lent,
N'a pas fait plus de bruit qu'un ruisseau dans la mousse ;

Ma vie à jamais close aux émois du dehors,
Ma vie enfin assise et comme en somnolence,
Chambre muette où règne un éternel silence,
Comme celui qui stagne en des chambres de morts ;

Vie où les passions sont toutes tamisées,
Où tout est dilué, fondu dans des tons mous,
D'où sont proscrits les jeux violents des remous,
Comme un lac où le vent ne met plus de risées.

Dans l'ombre qui la feutre en la neutralisant,
Cette âme que le doute a pour toujours troublée,
D'où la foi s'est d'hier brusquement envolée,
N'est-elle pas plus morne et plus seule à présent?

Vie ainsi qu'en exil, vie ainsi qu'en province,
Vie incroyante, vie en un tout petit coin,
Vouée au rêve, loin des autres, ah! si loin,
Et dont il faut que tout émoi banal s'évince;

Vie écoulée en un leurre de temps jadis,
En un décor subtil de choses surannées;
Vie où n'écloront plus que floraisons fanées;
Vie où ne tinteront que des *De Profundis*,

Où je ne parlerai qu'à des femmes de songe,
Où je ne chérirai que des spectres défunts,
Supposant ce qu'étaient leurs regards, leurs parfums;
Vie exquise d'amour factice et de mensonge;

Vie élégante aussi, toute de déraison.
Mes visions auront la teinte des opales,
Et je n'éprouverai que des sentiments pâles,
Couleur des vieux fauteuils de ma vieille maison.





II

Le train file. La pluie engrise la campagne.
Elle fait rage. Un vent glacial l'accompagne,
Qui la tourmente, qui la soulève et la tord.
La rafale s'obstine et de plus en plus fort,
Épinglant, fustigeant les vitres embuées.
On entrevoit, mais comme à travers des nuées,
Le paysage qui disparaît toujours plus.
Et c'est un incertain défilé de talus,
De champs et de taillis tamisés par l'averse
Qui les larde, qui les accable, les renverse,
Les trépigne, et le train halette, endiablé,
Et file, file ainsi qu'un chien drument cinglé.





III

Avec ton toit d'ardoise et tes contrevents verts,
Ton perron sur lequel ont neigé tant d'hivers,
Qu'assaillent follement des dentelles de feuilles,
O maison, de quel bon sourire tu m'accueilles!
Comme une vieille dont le visage est ridé,
Tu portes vaillamment ton fronton dégradé,
Mais en tes murs, que tant de tristesse enlinceule,
Quelle câlinerie indulgente d'aïeule!
Et, quand on est entré. quel bonheur ingénu
On prête aux chers objets qui vous ont reconnu!
Comme on sent, jusqu'en leurs nonchalances moroses,
Une maternité diffuse dans les choses!





IV

En rentrant au logis après des mois d'absence,
En rentrant dans la vieille et grisâtre maison,
Nos regards, comme emplis par un autre horizon,
Ont besoin d'opérer une reconnaissance.

Nos yeux papillotants de tableaux différents,
D'un millier de croquis nouveaux, de paysages,
Sont heureux de revoir les familiers visages
De ces meubles aimés comme des grands-parents.

Sur nos paupières c'est une fraîche compresse;
C'est une eau de douceur où se lavent nos yeux;
Il est attendrissant, il est délicieux,
Leur accueil, plus exquis au cœur qu'une caresse.

Bonheur de parcourir les chambres, les salons,
Et les greniers aussi, de rouvrir chaque armoire
Dont la senteur nous fait monter à la mémoire
Les souvenirs d'antan que nous nous rappelons.

Odeur de renfermé, sourde, vague, étouffée!
Elle est certes pour nous le plus cher des parfums.
Elle nous entretient de nos rêves défunts :
Le passé nous revient en câline bouffée.

La poussière est partout; les murs sont déplâtrés;
La rouille engourdit la serrure de la porte;
La frange des rideaux s'effiloche... Qu'importe!
Les logis les plus chers sont les plus délabrés.

Les immeubles bâtis d'hier, les maisons neuves
Ont un cœur froid et trop vide de souvenir.
Une antique demeure a dù voir survenir
Tant de tristesses, tant d'angoisses et d'épreuves.

Qui peut dire ce qu'elle a connu de secrets,
Ce qu'elle a vu pleurer de malheureuses femmes,
D'êtres subtils, aimants, incompris, dont les âmes
Transparaissent sous la grâce de leurs portraits?





V

En province, le temps semble plus long qu'ailleurs.
Avec une lenteur d'enterrement lugubre,
Les instants marchent comme au couvent les prieurs.
L'heure ne passe point; non : elle s'élucubre.

Elle se traîne, ainsi qu'une vieille au Salut,
Péniblement. Elle est sans force et s'élabore
Avec quel mal ! Tels jours, pendant lesquels il plut,
Si loin qu'ils soient déjà, sur moi pèsent encore.

Le dimanche surtout. On se trouve plus seul.
Quel ennui ! cependant que la cloche qui tinte
Semble geindre qu'on met la journée au linceul.
Et la vie est, en fait, plus morne et plus éteinte.

La ville est divisée en trois ou quatre clans
Où bruissent toujours les mêmes balivernes.
Province : jamais un cri du cœur; point d'élans.
L'intérêt, le calcul, l'égoïsme paternes.

Les plus âpres parfois sont les plus pratiquants.
Sous le couvert de la sainteté, l'on s'épluche;
Et l'on essaime — avec quel bonheur ! — des cancans
Hors de la sacristie ainsi que d'une ruche,

Dont l'archiprêtre et ses vicaires font les frais.
On les guette, on les met en cause, on les condamne.
On chuchote sur eux des potins indiscrets :
Tout ce qu'on dit a comme une odeur de soutane.

Province : étang d'ennui! lourd marais de torpeur!
Une vieille servante aigre qui morigène,
Qui se mêle de tout, ne fait rien et prend peur
A tout propos, et qui grogne quand on la gêne.

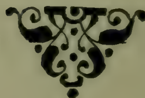
Le moindre incident trouble, ébranle la maison.
Gloses sur du néant! Incessant commentaire
Sur des riens! Parlotage à vide, sans raison!
Province : envahissants brouillards de terre-à-terre!

Province : aucune ardeur, aucun embrasement
De l'être, qui végète et qui n'a nulle fièvre.
Les âmes n'ont plus leur mystérieux aimant.
La lèvre de vingt ans n'appelle plus la lèvre.

Les unions s'y font sans décors de Watteau,
Sans grâce, sans bleu ni rose, sans quintessence.
Le banal vous saisit, vous prend dans son étau,
Et l'on a toujours l'air d'être en convalescence.

Désœuvrement du cœur qu'habite le sommeil !
Bourgeoisisme : on se nomme Adèle ou Nathalie.
Et dans l'inaction du temps toujours pareil
On n'entend jamais plus un grelot de folie.

Province : sa routine et sa convention !
On n'est plus propre à rien et l'on n'a plus envie
De rien ; on est rebelle a toute émotion
Et l'on se laisse aller au courant de la vie.





VI

L'odeur de renfermé stagnant dans tel placard
Rempli de vieux objets qu'on a mis au rancart
Et dont la clef rouillée en la serrure grince,
N'est-ce pas là vraiment l'odeur de la province,
Une odeur rance et qu'on dirait piquée aux vers?
Ces bahuts, qu'on n'a pas depuis longtemps ouverts,
Détiennent des parfums moites de vieilleries,
Fanfreluches que l'âge a très endolories,
Falbalas démodés et bonnets défraîchis,
Ou linges, de l'usage à présent affranchis,

Qui semblent grelotter sous d'éternels frimaires,
Robes aux tons passés que mettaient nos grand'mères
Quand leurs vingt ans dansaient leurs premiers menuets,
Corsages à présent sans couleur et muets,
Où palpitait un cœur, corsages dont la gauche
A connu les secrets de l'amour qui s'ébauche
Et ses émois et ses tressaillements soudains,
Jupes qui revêtaient d'amples vertugadins,
Qu'on oublie à présent et qui vieillissent seules,
Hélas! comme naguère ont vieilli nos aïeules.





VII

L'odeur de la maison de province où je vis
M'influence et tout bas me donne des avis
Que malgré moi je suis et sans qu'il y paraisse :
Conseils d'indifférence à tout et de paresse,
Horreur de l'action, amour du nonchaloir,
Que je hume et subis partout : dans le couloir,
Dans la salle à manger, au salon, dans ma chambre,
Un air humide et froid comme l'air de novembre,
Un air gris, dont le gris aurait déteint sur moi,
Amorphe, abolissant dans l'âme tout émoi,

Un air de renfermé, de tentures fanées,
Qui semble usé par un trop grand nombre d'années,
Une odeur de moisi rance, de vieux bouquins,
Incrustée avec la vieillesse aux lambrequins,
Aux meubles ; et l'on est contre elle sans défense.
Ah ! cette odeur, l'odeur même de mon enfance,
L'odeur fade de mon adolescence, hélas !
Quand d'autres fleurent frais l'amour et les lilas,
L'odeur même de ma jeunesse qui s'ennuie,
Jardin désert, où rien ne passe, que la pluie.





VIII

PROVINCE : ah ! cette vie uniforme, engourdie,
Où la langueur, d'un ton nonchalant, psalmodie.
On est enlizé dans un bourbier de cancans.
Vie insipide, sans événements marquants,
Sans un émoi, sans un frisson, sans un délire,
Jardin vide où pas un oiseau ne tirelire ;
Vie animale, où l'on supprime le cerveau,
Où l'on dévide avec volupté l'écheveau,
Le lugubre écheveau sans fin des commérages.
La province abolit les désirs, les courages,

Vous capture ainsi qu'en un brouillard automnal,
Vous étreint dans l'étau journalier du banal.
L'air ambiant, où l'on médit, où l'on potine,
Vous pénètre, s'infiltre en vous, vous enroutine.
Comme la glu, sur vous vient se coller autrui,
Vous lassant sans répit de ses mêmes antiennes.
Et l'on brode alors la dentelle de l'ennui
Dont on tricote les mailles quotidiennes.

Et pendant que je suis là, tout seul, à songer,
Mon œil s'égare, gourd, vers l'automnal verger
Qui m'apparaît, tandis qu'un vent glacé le berce,
Tamisé par le gris mobile de l'averse.





IX

En province, dans cet ennui qui vous consume,
Comme l'esprit à la routine s'accoutume!
Écrire : pourquoi? Lire : à quoi bon? Tout est vain.
Le cœur est emmaillé, cerné d'un brouillard fin,
Bruine inexorable où l'âme est résorbée,
Et, dans ce terre-à-terre à jamais embourbée,
Elle est rebelle au plus délicat frisselis.
On ne sent plus en soi que sentiments pâlis.
Tout est fondu, tout dans la brume se délaie.
La seule plante qui pousse en nous est l'ivraie;

Le seul être qui nous intéresse, c'est nous.
On surit. On devient rancunier. Aigre-doux.
Et, dans notre être qui plus jamais ne tressaille,
De moroses pensers s'estompent en grisaille.





X

AH ! si pâle, ma vie, et si découragée !
D'une brume implacable elle est ennuagée,
Brouillard contagieux dont mes pensers sont teints,
Qui les voile, les rend plus flous et plus lointains,
Les veloute de sa laine, les indécise.
Ah ! ces tisons sous la cendre que rien n'attise,
Cette âme ayant horreur d'agir et de vouloir,
Ame d'incertitude, âme de nonchaloir,
Ah ! cette âme qui doute et qui ne peut plus croire,
Ayant soif, à qui nul ne donnerait à boire.

Et rien à faire! On n'a qu'à poursuivre son cours.
Et tous ces gens qui sont si mesquins et si courts!
Et l'insipidité de ma vie incolore,
Vaine, et que n'envermeille aucun rayon d'aurore.
Ah! dans cette grisaille où nul soleil n'a lui,
Me débattant, captif, dans les rets de l'ennui
Tandis qu'autour de moi le monde festoie, ivre,
J'ai déjà donné ma démission de vivre!





XI

La province : une vie uniformément terne
Où le cancan avec le commérage alterne.
On est comme dans une odeur de défraîchi
Qui vous étreint, dont on n'est jamais affranchi.
Au cloître du Néant on se croirait interne.
Les jours pâles ont la nuance du bouleau.
Ils sont inconsistants et vagues comme l'eau.
Ils sont flasques ; on les dirait en gélatine.
Le terre-à-terre à tous vos rêves s'agglutine,
Et l'on se sent traqué par un froid de dortoir.

A travers un brouillard âcre qui vous enserre
Quel cortège endeuillé de routine il faut voir :
Femmes aux teints de coing égrenant leur rosaire,
Soutanes dont on jase et qu'en chaque maison
Des besicles d'oisifs guettent à la fenêtre.
Ah ! les discours que leurs visites feront naître :
« Lui ? Chez elle ? Mon Dieu ! Pourquoi ? Quelle raison ? »
D'où : parlotage en l'air et gloses à foison.





XII

La chambre est nue et froide, et ses murs de bois blanc
Ont je ne sais quel air amorphe et somnolent,
Un air atone, un air presque veule, un air neutre;
Les pas y font un bruit plus sourd que sur du feutre;
Le parquet est éteint, empoussiéré, terni.
Les fauteuils ont un ton d'usure, un ton fini,
Un ton de lassitude, un ton de nonchalance,
Et la pluie au dehors épingle le silence.
Et tout est morne et tout semble découragé.
Le garde-feu, comme un pauvre homme très âgé,

3.

Est affalé par terre, infirme, tout inerte.
La commode par un tiroir vide est ouverte.
Les meubles semblent tous impotents et perclus.
La glace est sans pouvoir et ne réfléchit plus
Le vieux chromo dont la muraille s'historie :
Coriolan cédant aux pleurs de Véturie.





XIII

DANS ma chambre morose où l'ombre s'accumule
Lentement, que je crains l'heure du crépuscule!
Que j'ai peur en voyant venir la fin du jour!
Un tulle vaporeux vient s'estomper autour
Des vitres, doublant les rideaux de la fenêtre;
Et cette obscurité par degrés me pénètre,
M'enlize en ses réseaux de deuil où, capturé,
Je me débats, comme un prisonnier enserré
Ou bien comme un nageur épuisé qui se noie.
Je renonce à l'amour, à l'espoir, à la joie,

Et n'ai plus que pensers inquiets et troublés
Qui semblent, eux aussi, d'un crêpe noir ourlés.
Pensers d'hiver, pensers d'éternelle amertume,
Pensers d'isolement sans fin, pensers de brume,
D'une brume très froide où j'ensevelirai
Ma précoce vieillesse, inutile, navré,
Pensers vagues, pensers ainsi qu'en somnolence,
Nuages sur mon ciel engrisé de silence.





XIV

Dans cette solitude éteinte qui m'est chère,
Le rôle inanimé des choses s'exagère.
Elles parlent. Chacune a son petit passé.
Toutes ont leur péril qu'elles ont traversé ;
Toutes, en vieillissant, ont subi quelque épreuve.
C'est une chaise qui de son pendant est veuve,
Un fauteuil usé par le temps ; c'est un portrait
Dont la couleur s'effrite ou s'écaille, un coffret
Dont la clef ne peut plus entrer dans la serrure,
Un canapé souffrant de quelque déchirure.

Et tout cela se plaint et chuchote tout bas.
Les meubles : ces parents de ceux qui n'en ont pas,
Qui savent consoler notre mélancolie
Quand elle entre en nos cœurs et s'y domicilie.
Ah! les meubles. Ils ont une âme comme nous.
Ils vivent. Leur commerce amical est si doux.
Pour moi, qui n'ai personne en ce monde qui m'aime,
Mes meubles sont un peu des moitiés de moi-même,
Et nous échangeons les récits de nos douleurs.
Ils sentent mes chagrins comme je sens les leurs.
C'est ma famille. Et leur destin au mien ressemble
Puisque nous avons fait ici-bas route ensemble.
Mes déboires, ils les ont sus pour la plupart.

Tristesse de quitter ses meubles quand on part
(Il semblerait qu'on laisse à la maison son âme) :
Leur dire adieu, c'est tout un silencieux drame,
Et c'est un peu pour eux qu'on a les yeux rougis.
Mais aussi, leur accueil quand on rentre au logis!





XV

Les meubles sont un peu des confidents muets.
Tel fauteuil Louis Quinze aux mignons pieds fluets,
Où vint jadis, avec une indolence exquise,
Rêver à son abbé de cour quelque marquise,
Et qui connut ainsi plus d'un contour secret
Dont il est encor tout ému, tel tabouret
Que lutinèrent tant de friponnes pantoufles,
Tel divan, où se sont mêlés deux jeunes souffles,
Où l'archer Cupidon gaîment philosopha,
Et qui pourrait ainsi, comme certain *Sopha,*

Nous faire des récits galants par ribambelles,
Tels coussins bleus, où, pour tuer le temps, les belles
— Leur épiderme moite encor du bain récent —
Déniaisaient un page ignare et caressant,
Nonchalamment, sans trop l'aimer, par habitude,
(Mais, n'est-ce pas? c'est si cruel, la solitude),
Oui, tous ces meubles qu'on a pris pour conseillers,
A mon tour je leur dis mes rêves ennuyés;
C'est en eux que mon spleen maladif se confie,
Eux, les seuls vrais amis qui partagent ma vie.





XVI

Le salon de province, aux meubles de bois blanc,
Est triste comme un vieil aïeul au chef branlant
Qui raconte des faits et gestes d'un autre âge.
Il semble comme éteint et comme en calfeutrage
Avec cette odeur moite et rance de jadis.
Et des voix, aux accents frêlement assourdis,
Montent de ces fauteuils et de ces boiseries,
Disant la pâle idylle aux gentes mièvreries
Qui sur le canapé bleu ciel s'édulcorait.
Car ils ont conservé le tendre et cher secret

De la marquise, si câline et romanesque,
Qui, dans les bras de son galant, se donnait presque
Quand tous deux en ce coin intime étaient tapis.
Et dire que ses pieds ont frôlé ce tapis,
Que ses doigts, légers comme un vol de tourterelle,
Ont couru prestement sur l'épinette grêle
Dont le timbre résonne avec un cri de deuil
Et qu'elle a sangloté peut-être en ce fauteuil.
Ah! cette odeur d'antan, qui s'estompe imprécise,
Où l'âme de tout un passé se subtilise,
N'est-elle pas pour nous comme la vieille voix
Des choses racontant leurs amours d'autrefois?





XVII

Dans le salon, comme il m'affole, le miroir
Quand je me penche auprès de lui, comme pour voir
Quelles femmes jadis, de tous rangs, de tous âges,
Lui prêtèrent le charme ému de leurs visages,
Et ce qu'il a reçu de délicats profils,
Profils qui trahissaient des cœurs purs ou subtils,
Profils tendres, profils dédaigneux ou superbes,
Profils que des cheveux doraient de blondes gerbes,
Profils en deuil de quelque aimé, profils joyeux.
Dire que ce miroir a perdu tous ces yeux,

Toutes ces lèvres, tous ces fronts, toutes ces âmes.
Quoi! n'avoir même pas choisi — parmi les femmes
Qui, surveillant le blanc veloutis de leurs teints,
Venaient lui demander ainsi, tous les matins,
Si toujours leur jeunesse était digne d'hommage —
La plus belle, et n'avoir pas gardé son image,
Et ne pas nous la rendre, et ne pas nous leurrer
De sa grâce, et ne pas nous laisser adorer
Sa figure, ainsi qu'en un pastel estompée,
Hélas! à nos ferveurs maintenant échappée.
Et voici que la nuit tombe et que le miroir
Éteint, et regrettant davantage, le soir,
Tous ces visages morts, se vêt d'un sombre tulle,
Tulle de deuil, que lui passe le crépuscule.





XVIII

Dans les trumeaux d'antan, claires apothéoses,
Fêtes de chair, parmi d'aériens décors,
En leur éclat, comme ils vous énervent, ces corps
Dont le velours se bombe en vallonnements roses !

Tentation de la poitrine s'effrontant
Où l'on sent un désir virulent qui fermente
Et qui perce en ces yeux qu'un éclair diamante
Et halette sous son satin fébricitant.

Chair d'orgueil, de défi coquin, de perfidie,
Chair d'audace et de pourpre où la volupté bout,
Elle est prête à l'amour et se dresse debout
Insolemment friponne, ardente et rebondie.

Mais, ô miracle! à nos regards extasiés
Voici sarabander les Baigneuses par groupes,
Voici sous le désir s'arquer soudain les croupes
Pour l'ivresse suprême embusquant leurs brasiers.

Et dans la tête alors de l'isolé s'ébauche
Par votre faute, ô vieux trumeaux discrédités,
L'idée âcre d'un corps chaud de lubricités
Que suivent des avis de fièvre et de débauche...





XIX

La vieille Pélagie a soixante et dix ans.
Et, malgré ce qu'en ont conté les médisants,
Elle n'a pas fauté jadis avec le chantre.
Elle a toujours été chez Madame et concentre
Ses forces sur la vieille infirme, ou peu s'en faut.
D'abord douce, avec l'âge elle a pris maint défaut,
Et, par exemple, elle est assez autoritaire.
Puis, elle ne sait pas suffisamment se taire,
Fait à sa tête, boude, et réplique au besoin.
Mais, comme elle aime au fond Madame, elle en prend soin.

Quand Madame n'est pas raisonnable, elle gronde,
Et sa voix se fait plus autocrate et plus ronde
Lorsqu'elle interdit à Madame quelque met,
Madame ne mangeant que ce qu'elle permet.
Les mêmes plats, qui lui paraissent nécessaires,
Reviennent, réguliers, à tels anniversaires,
Jour pour jour, avec un air grave et ponctuel.
Par exemple, on met l'oie aux marrons pour Noël;
Et ces fois-là, quand on fait la grande cuisine,
On porte volontiers à la pauvre voisine
(Car, sans partage, est-il un vrai bonheur complet?)
L'os du pilon, ou la carcasse du poulet.

Chaque soir, quand Madame est à ses patiences,
Pélagie entre et lui chante ses doléances :
« Quel ennui de vieillir, madame, n'est-ce pas?
Tous les jours, on fait vers la tombe un nouveau pas,
Mais quand on n'a rien à se reprocher, madame,
Tout de suite on a plus de tranquillité d'âme. »
D'autres fois, ce sont des reproches, quasiment!
Et Madame, osant un discret chevrotement
(Mais son vouloir d'ailleurs par degrés s'annihile),

Hésite, balbutie, et s'incline, docile,
Et laisse Pélagie avoir le dernier mot
Quand la servante, la traitant comme un marmot,
Indignée, avec un courroux qui gesticule,
Déclare que « Madame est par trop ridicule ».

N'importe. Toutes deux ont ensemble vieilli.
Un peu de l'une a sur l'autre ainsi rejailli.
Leurs existences sont l'une à l'autre soudées.
Et ces femmes ayant sur tout mêmes idées,
Ces êtres assortis et se correspondant
Sont comme deux portraits qui se feraient pendant.





XX

Chaque matin, après avoir pris sa panade,
On refait malgré soi la même promenade :
Il faut faire baigner dans le canal le chien.
Et c'est alors le même ennui quotidien
Répété : de l'Hôtel du Nord jusqu'à la Poste,
Un éternel passant désœuvré vous accoste,
Cassé, rougeaud : « Bonjour. — Bonjour, père Martin.
— On fait son petit tour? — Il fait beau ce matin. »
Et l'on supporte des cancans dont on n'a cure.
Puis c'est François qui sait qu'on a vu, de la Cure,

La veille, une soutane entrer chez les Tubeuf !
Et le cœur se sent tout isolé, vraiment veuf,
Dans ce marais où stagne une eau nauséabonde.
N'importe. Devant soi quand on aurait le monde,
On prendrait malgré tout ces chemins familiers
Qui désormais nous sont par l'amitié liés.
Comment oserions-nous passer une journée,
Sans que leur stricte part au moins leur fût donnée,
Sans avoir salué, malgré pluie ou brouillard,
La Place du Marché, le Cours, le Boulevard ?





XXI

Souvent, aux environs de midi, quand on erre
Sous les murs délabrés du Petit-Séminaire,
On entend du dehors les élèves jouer
Et se renvoyer leur ballon et s'enrouer,
Car plus on beugle et plus on s'amuse à cet âge.
Et parfois, en prêtant l'oreille davantage,
Parmi tous ces hourras on distingue un sanglot.
On se revoit alors l'enfant maigre et pâlot
Qu'on était, par certain octobre humide et terne
Où le collège un soir nous reçut comme interne.

On retrouve les mois affreux, les mois cruels,
La dureté des cœurs, les heurts continuels,
La pesanteur et la longueur de la journée,
Les cris bêtes de la marmaille déchaînée,
L'âme du professeur froide comme un caveau,
Les vétérans unis pour berner le nouveau,
Féroces, cherchant à le faire prendre en faute,
Et le régent braillard ayant sur vous main haute.
Quotidien contact avec l'hostilité,
Vous enlizant dans un marais de lâcheté,
Faussant vos sentiments, vous décolorant l'âme :
« C'est un péché mortel que d'aimer une femme,
La tendresse n'étant qu'un piège du Serpent. »
Et c'est ainsi qu'on vous mène, vous extirpant
Les liserons des bois dont votre âme était pleine,
Pour y faire germer l'injustice et la haine.





XXII

Quand on nous promenait en ville, le jeudi,
Anémique troupeau sans jeunesse, engourdi,
Les yeux caves, le teint vert, la face creusée,
Honteux d'être chétifs, tourbe terrorisée,
Machinalement nous marchions sur le trottoir,
Vêtus pareillement d'un uniforme noir
Comme si quelque chose était mort en nous-mêmes ;
Nous allions sans penser, indifférents et blêmes,
A travers le brouillard nauséeux, trois par trois,
Dans nos poches sans fond rentrant nos pauvres doigts

Que l'engelure avait gonflés d'enflures roses.
Quelquefois nous croisions d'autres mornes chloroses :
Les jeunes filles, qui traînaient la jambe aussi.
Vierges pâles, les yeux cernés, troupeau transi,
Que leurs quinze ans d'hier avaient faites nubiles,
Au hasard, sans savoir, elles erraient par files,
L'air si triste, le corps informe, émacié.
Vers l'une je risquais un regard de pitié,
Un timide regard mouillé de sympathie,
Qui me faisait priver aussitôt de sortie,
Car l'abbé dur, haineux, aboyait en courroux :
« Vous serez consigné dimanche, entendez-vous ! »
Mais, malgré la menace et malgré la semonce,
Si j'avais lu sur un visage une réponse,
Elle m'aidait du moins à vivre jusqu'au soir ;
Je l'emportais dans la nudité du dortoir
Et, me sentant moins seul et presque autre par elle,
M'y blottissais, comme en son nid une hirondelle.



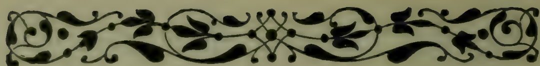


XXIII

La boucherie étant le centre des potins,
La vieille Pélagie y court tous les matins,
Et quand elle en arrive, apportant des nouvelles :
« Ah! madame, madame!.. » Et de jaser entre elles.
Hier, comme j'étais au travail, compulsant
Des notes, classant des papiers, ou sertissant
Les vers feutrés et sourds d'une molle élégie,
Un toc-toc amorti : l'on vient; c'est Pélagie.
« Grosse nouvelle! Sur la Place du Marché
On avait rencontré, la veille, endimanché,

A sept heures du soir — aux voisins rien n'échappe —
Le Curé, se rendant sans doute à quelque agape. »
Mais c'était tout, et rien de plus n'était connu.
« Chez qui donc allait-il ? Quel était le menu ?
Qu'avait-on pu manger ? Combien de gens à table ?
Le repas était-il à point ou détestable ?
Mystère encor. C'était pour la ville un secret.
Bah ! l'on allait savoir. Le boucher le dirait. »
Chuchotements à froid, gloses et parlotage !
Moi, distrait, n'en pouvant supporter davantage,
Je repris mon travail, muet à ce discours,
L'autre verbiageant et commérant toujours.
Puis, voyant pour tous ces cancans mon apathie,
Elle dut renoncer enfin à la partie,
D'un regard de pitié caressa mon maintien,
Et songea : « Ce garçon ne s'intéresse à rien ! »

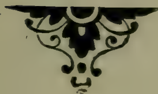




XXIV

Onze heures du matin. Au *Café du Commerce.*
Fuyant à la fois la solitude et l'averse,
Trois gros hommes joufflus et ventrus, attablés,
Sont là. Visages durs, par le soleil hâlés,
Ils sirotent Dieu sait quelle piquette rance
Et fument, discutant l'avenir de la France.
Un quatrième, auprès d'eux, demeure debout,
Le front bas, les cheveux comme en tête-de-loup,
D'un gris sale, d'un gris de grenier en poussière.
Sa barbe, trop courte, a l'air d'une mentonnière,

Et ses yeux injectés en boule de loto
S'arrondissent, béats, vides, vers son plateau
Où verdoie un mélange assaisonné d'absinthe.
Il jette, après avoir essayé d'une pinte,
Un coup d'œil dédaigneux sur un journal local,
La Dépêche du Nord ou *l'Anticlérical*,
Hausse, écœuré, l'épaule, et sur la table frappe;
Et l'on l'entend qui beugle : « Ah! si j'étais le Pape! »





XXV

La province partout demeure un peu la même :
Vie incolore, dont la routine est l'emblème.
Les visages qui s'y rident, troupeau touffu,
Ont un air coutumier, un air de déjà vu.
Tels sont anémiés de nudité sévère;
Les autres, nuls, sont des masques aux yeux de verre;
D'autres sournois, retors. Par exemple l'adjoint
Qui fait consister la valeur dans l'embonpoint.
Deux vicaires, chacun desservant trois villages,
Sont harassés, fourbus. On voit leurs cartilages.
Les six joueurs de boule étalent, hébété,
Le lard outrecuidant de leur stupidité

Et, remplissant de leur importance la gare,
A tous les trains sont là, mâchonnant leur cigare.

D'autres ont des côtés sublimes, simplement :
Vieilles filles en un complet isolement,
Jadis belles, jadis désirables peut-être;
Leur frère unique avait voulu se faire prêtre,
Et, comme les parents étaient au ciel, la sœur,
Ame de sacrifice aveugle et de douceur,
S'était vouée à lui, et sur lui, toujours pâle,
Étendait son amour maternel comme un châle,
N'existant que pour lui, par lui. Les jours passant,
Malgré ses soins, le frère était mort. A présent
Seule avec elle-même en la maison déserte,
Meilleure encore et plus grave par cette perte,
Elle songe aux avrils perdus, au temps enfui,
Et, n'ayant plus personne à chérir aujourd'hui,
Elle reporte sur les pauvres sa tendresse,
Comme ces arbres qui, lorsque l'âge les presse,
Donnent tardivement, épurés, transformés,
Leurs fruits les plus fondants et les plus parfumés.



XXVI

Trois femmes au lavoir. Leur échine courbée
Se creuse et fait saillir la croupe plus bombée.
On parlote, on piaille, on jase, on renchérit,
On caquète, on caquète, et l'on rit, et l'on rit,
Et jamais on ne vit trois commères pareilles.
Leurs cris déchirent l'air, vous percent les oreilles.
Et le rire s'accroît, monte, toujours plus fort.
Il les secoue, il les rend malades, les tord,
Tantôt gras, plein, joufflu, pansu, vulgaire, bête,
Tantôt aigu, pointu, strident, rire de tête.

On est crispé par la cascade de ces voix.
Elles glosent toujours, mais toutes à la fois,
S'étourdissant, et sans s'écouter l'une l'autre.
Une, n'en pouvant plus, sur son linge se vautre,
Tant qu'à la fin un « plouf! » jaillit en plein lavoir.
Le rire est installé maintenant jusqu'au soir.





XXVII

La Place du Parvis où s'engouffre l'averse
Est solitaire. Pas un chat ne la traverse.
Je trotte. Oh! le parfum de ce pavé mouillé!
Un piano m'envoie un accord éraillé,
Dernier accent de sa pauvre âme trop ancienne.
Et je pressens, tout près, derrière la persienne,
La jeune fille, en train de prendre sa leçon.
L'instrument enroué n'a plus le moindre son.
Il rappelle la voix de l'ex-second vicaire.
Et le *Danube bleu*, trop lent, n'entraîne guère.

L'enfant hésite, accroche et tapote à côté.
On la gronde. J'entends un reproche irrité,
Suivi de larmes. Sans doute on la brutalise.
Je passe vite. Il est sept heures à l'église.





XXVIII

MESSE basse en province : un sourd marmonnement
Comme un vol tamisé qui bruit lourdement.
Une fraîcheur moisie habite dans l'église,
Et, pendant qu'à l'autel que l'ombre neutralise
Le vicaire va, vient, les traits anémiés,
Dans la distraction des gestes coutumiers,
Un peu blasé, mais très scrupuleux et très probe,
Et que l'enfant de chœur à l'étroit dans sa robe,
Écarquillant l'ennui de ses yeux d'un bleu doux,
Trouve le bois bien dur pour ses pauvres genoux

Et, parmi le latin de ses répons, s'embourbe,
Les vieilles filles, dont la démarche se courbe,
Arrivent à leur tour comme tous les matins,
Leurs coiffes endeuillant l'ivoire de leurs teints,
A petits pas, comme en sourdine, taches d'ombre
Trouant de leurs manteaux toujours noirs la nef sombre,
Leurs gros paroissiens dans leurs doigts tremblotants,
Évoluent en un rance effluve de tartans,
Et, leur index s'étant trempé dans l'eau bénite,
Attendent un moment pour qu'une autre en profite,
Puis se glissent le long des énormes piliers
Et, reconnaissant des visages familiers,
Amènement — mais la contrainte les empèse —
Disent bonjour des yeux en occupant leur chaise.





XXIX

La table, que recouvre une toile cirée,
Est ponctuellement à midi préparée.
Comment, à son aspect, ne pas mourir de faim?
Les radis sont friands. Le beurre est superfin.
Pondu du jour par la poule, l'œuf à la coque
Est un plat de gourmet; et goulûment on croque
Ses mouillettes, le pain sortant de la cuisson.
Pris le matin à la rivière, le poisson,
Qu'entoure le persil du potager, aiguise
L'appétit, et la truite est simplement exquise.

Et puis c'est, œuvre d'art, toute de probité,
Un fricandeau soigné, caressé, mijoté,
Et concentré comme un mallarméen poème,
Dont l'onctueux vous fond dans la bouche et l'encrème.
Que la sauce en est grasse! Une salade suit,
Jeune, tendre, précoce. Au dessert, chaque fruit
Est moite encor de la matinale rosée.
Et cette chère est d'un vieux bourgogne arrosée.
Et, quand on a fini, Madame, d'une voix
Engageante : « Noyau, prunelle ou brou de noix? »





XXX

Le Curé, court, trapu, bien râblé, — des lunettes
Envieillissant le bleu de ses gros yeux honnêtes, —
Largement installé dans son meilleur fauteuil
Et triplant son menton avec un air d'orgueil,
Feuillette, ayant tantôt célébré des obsèques,
L'album où sont collés ses ex-libris d'évêques.
Pour la centième fois peut-être il les reprend,
Et de tous ses plaisirs le plus pur, le plus grand,
Est de les admirer, d'en refaire la liste,
Non pas en amateur, certes, mais en artiste,

De les évaluer à chaque fois plus cher.
Ah! sa collection d'ex-libris, c'est sa chair,
C'est son sang, c'est le coin fortuné de sa vie.
Il faut voir son ivresse et sa mine ravie
Quand un de ses parents, bouquiniste à Paris,
Lui trouve un rarissime et nouvel ex-libris,
Ou comme s'éjouit sa bonhomie obèse
Lorsqu'un vicaire ami, d'un autre diocèse,
En découvre un très vieux, assuré « peu commun ».
« Zéphyrine! dit-il à sa bonne, encore un! »





XXXI

Le village sent bon l'étable et le pain chaud.
Devant sa porte, un gros homme pansu, rougeaud,
Fume sa pipe avant la soupe. Il est onze heures.
Des parfums de cuisine échappés des demeures
M'avertissent que l'on prépare le repas.
Des canards clopinants s'effarent à mes pas.
Et c'est alors, au seuil de toutes les chaumières,
Le bonjour obligé des fermiers, des fermières,
Enchantés de placer un salut à quelqu'un.
Les logis ont tous l'air bien pauvres, mais chacun

A son petit enclos, aux barrières malades,
Où verdit la maigreur chétive des salades.
Sur les murs délabrés, la mousse s'aggravant
S'incruste. La voici sur des toits en auvent.
Du fond de quelque cour un aboiement s'élance.
Et la campagne au loin s'habille de silence.





XXXII

Dans la plaine où le soir dépose ses rosées,
Un léger vent bruit en soyeuses risées
Sur le veloutement blondissant des blés mûrs.
A l'horizon, des bois, en drus rideaux obscurs,
Massent leurs verdoiements que la brume fait vagues.
Et les roses sainfoins, plus mouvants que des vagues,
Ont comme l'océan leur flux et leur reflux.
Et les coquelicots épars sur les talus,
Les bleuets émaillant l'ample nappe des seigles
Ne sentant pas venir la nuit, sont presque espiègles,
Comme ces gais enfants grisés par leurs ébats
Que le tomber du soir ne préoccupe pas.





XXXIII

La rivière s'enfonce au milieu des roseaux
Que la vapeur du soir, de ses laiteux réseaux,
Nimbe brumeusement de caresses mouillées.
Les moites frondaisons des aunelles, noyées
Dans l'enténèbrement épaissi par degrés,
Font drument frissonner leurs verdoiements lustrés.
Près des rives, où les saules trempent leurs souches,
L'eau rit en son cristal ironique, où des mouches
Tourbillonnent avec l'herbe des entonnoirs;
Et les rameaux du bord, que la nuit fait plus noirs,
Sentent encore, aux tons fuyants du crépuscule,
Le frôlement furtif de quelque libellule.





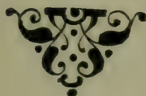
XXXIV

Dans le jardin public, au retour du printemps,
Qu'elle est fraîche, la bande heureuse et mutinée
Des filles approchant de leur quinzième année,
Dont le rire s'égrène en trilles éclatants!

Leur chevelure aux tons soyeux, si satinée,
Laisse dans l'air de chauds parfums comme flottants;
Tout le cours de l'allée on peut suivre longtemps
La dolente langueur de leur tiède traînée.

La senteur de leur âme est un peu celle-là :
Senteur de quelque amour d'enfant qui les troubla
Et qui fait en leur cœur tout un petit manège

En sourdine, senteur d'un minime chagrin,
Esquisse d'un nuage en un azur serein,
Ou frôlement furtif d'un oiseau dans la neige.





XXXV

A certains soirs de juin chargés de langueur chaude,
Le désir de la chair à l'entour de vous rôde :
On sent voguer à la dérive sa raison !
On respire on ne sait quel étrange poison.
Du ciel, que le soleil couchant transforme en brique,
Descend en nous comme une exhalaison lubrique,
Une invite à déchoir qui nous viendrait d'en haut.
Et tu sens alors ton courage qui défaut,
Et tu souffres, pauvre âme en peine, ah ! que tu souffres !
Et l'atmosphère a des phosphores et des soufres.

Une fièvre vraiment flambe et brasille en eux.
On hume des parfums âcres et vénéneux.
Vous vous sentez lascif et votre corps s'énerve,
Las d'être ainsi comme en exil, comme en réserve,
Car dans l'inaction l'on se ronge, on a mal.
Et c'est bizarre, ou tout au moins c'est anormal
Que ce soit justement de la voûte céleste
Que tombe en vous l'impur émoi qui vous infeste,
Et que par l'air complice et pestilentiel,
Ce conseil de faillir vous arrive du ciel.





XXXVI

ALORS, ce sont en nous des hantises malsaines,
De louches visions, de sensuelles scènes
Où trop complaisamment s'attarde notre esprit.
Et la débauche nous fait signe et nous sourit.
Et ces jours-là, quand nous errons de par les rues,
Dès que nous distinguons des femmes apparues,
Nous les enveloppons d'un étrange regard.
Il émane vraiment de notre œil plus hagard
Une flamme, une atroce et furieuse flamme
Qui semble s'enrouler sur chaque corps de femme,
Serpenter, mordillant la croupe, ardant les seins.
Et ce sont, en nos chairs malades, des essaims,

Des essaims de désirs obligeant à la faute.
Le démon de pécher devient alors notre hôte,
Et puis, c'est la déroute aussi de la raison.
Et l'on regagne à pas saccadés sa maison,
A petits pas hachés, comme d'un ataxique.
Et — comment dire? — la volonté nous abdique;
Nous ne connaissons plus ni respect ni devoir.
Le soir collabore à notre angoisse, le soir
Nous grise, réduit nos scrupules en débâcle.
A nos fièvres il n'est désormais plus d'obstacle :
Tout, plutôt que ne rien piller, ne rien saisir!
Et de ta dent, toujours plus cuisante, ô Désir,
Si nous résistons, tu nous mords et nous ranimes.
Et ce sont alors les étreintes anonymes :
La rencontre, d'abord, au coin d'un carrefour,
L'œillade au crayon noir, parodiant l'amour,
Puis, dans la chambre, c'est le lent déshabillage,
C'est l'audace des mains, tout un chaud grappillage,
Et pour le corps, calmé quand il s'est avili,
La minute du sexe, apporteuse d'oubli!

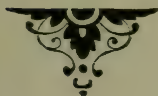




XXXVII

A l'Exposition canine. Un affreux dogue
Mafflu, bavant, et qui vous fixe d'un air rogue,
S'hébète là, collé sur le sol. Un réseau
De rides par gradins encercle son museau.
Il braque, embusque ainsi que deux larges bobines
Ses défenses perçant la graisse des babines,
Qui pendille en huileux bourrelets sur ses crocs.
Il ne peut même plus bouger tant il est gros.
Son ventre touche à terre, et son corps, tout en boule,
Quand il remue, est un globe massif qui roule.

Son pied ankylosé, paralysé, glissant,
L'immobilise en un marasme avilissant.
Ses pattes sont plutôt des nageoires de phoque,
Des rames d'un gluant tout visqueux. Il suffoque.
Sa langue, lui sortant malgré lui, flasque chair
Où se grumellent des excroissances, a l'air
D'un polype géant, d'une verrue énorme.
Pour railler de plus près cet animal difforme,
Le monde autour de lui s'écrase, ricaneur.
Et sur sa niche on lit ces mots : *Grand prix d'honneur.*





XXXVIII

Le repas s'achevait. Noyés de crépuscule,
Tous les trois, dans la salle à manger minuscule,
Nous restions sans parler. Nos visages éteints
Dans le soir qui tombait devenaient moins distincts,
S'estompaient, plus fondus et dilués par l'ombre.
De la fenêtre ouverte, une verdure sombre
S'apercevait, massant son feuillage endormi
Dans la cour que la nuit nous voilait à demi.
L'égouttement de l'eau sur les toitures proches,
L'angélus, par la voix coutumière des cloches,

Ponctuaient la tiédeur humide de juillet.
L'odeur de la récente averse réveillait
L'estivale torpeur des glycines lassées
Et me remémorait mes tendresses passées.

Madame et le Curé vont faire un écarté.
Et moi je reste seul, comme ailleurs emporté.
Le Souvenir, vrai clair de lune, en moi se lève :
Et je suis un moment visité par le Rêve.





XXXIX

Sous l'aveuglant éclat d'une lumière blanche,
La campagne, assoupie en ce jour de dimanche,
Exhale des senteurs lourdes de fin d'été.
L'heure inerte exaspère encor sa crudité.
Le tympan est percé des stridents dialectes
Que, dans l'herbe terreuse, échangent les insectes.
Du haut de mon plateau je vois serpenter, long,
Un mur criard et nu sous le soleil de plomb
Qui me tire les yeux par un ton implacable.
La chaleur sans merci vous pèse et vous accable.

Des champs de blé, d'un jaune insolent et brutal,
Imposent âcrement leur nappe de métal
Que les coquelicots égaient, points minuscules.
Et des papillons bleus, vivantes campanules,
Tourbillonnent sans but dans l'air incandescent.
Mon regard qui se perd au loin en rêvassant
Accoste par endroits — la pensée en moi chôme —
L'immobilité rousse et recuite d'un chaume,
Des pommiers, un sentier zigzaguant au hasard,
Où frétille à coup sûr l'éclair vert d'un lézard,
Et, tout en bas, dans sa torpeur quasi claustrale,
La ville de province avec sa cathédrale
Dont les cloches, au timbre aimé comme un patois,
Bercent de leur chanson le sommeil gris des toits.

Là mon enfance! Là ma jeunesse tranquille!
Des mois d'ennui, sans un frisson, sans une idylle.
Jours calmes. Jours de vide et de néant. Jours plats,
Sans un émoi, sans un arome de lilas.
Vie éteinte! Vie en rêve! Vie en sourdine
Où l'on grignote des potins, où l'on jardine.
Mes grands bonheurs: l'odeur de ces vieilles maisons;

Les beaux vers; le retour ponctuel des saisons;
Un regard amical de petite voisine;
Le chien pour confident; quelque peu de cuisine;
Et puis, rien; — la tristesse assise sur mon seuil,
Alors que ma jeunesse, ainsi qu'un écureuil,
Aurait dû gambader gaîment de branche en branche.

Et voici que les sons des cloches du dimanche
Baignent, par ce tamis de chaleur palliés,
Le canal qui s'endort entre les peupliers.





XL

Assez grande, élancée, et l'air un peu province,
Avec sa taille souple et son corps svelte et mince,
Son ovale au teint mat et ses traits réguliers,
Qu'éclairent deux yeux noirs, ignorants, ennuyés,
Profonds, et renfoncés dans l'orbite, où s'étonne
Un charme atténué comme un matin d'automne,
Deux yeux intelligents et bons tout à la fois,
Elle a dans ses regards honnêtes, dans sa voix,
Quelque chose de gauche et qui n'est pas sans grâce.
Un rien la heurte, un rien la trouble et l'embarrasse,

L'intimide, lui donne un ton presque guindé.
En parlant, un léger tremblement saccadé
Plisse sa lèvre, imprime un rictus à sa bouche.
Elle est le faon des bois qu'une feuille effarouche.
Simplement mise, soit en noir, soit en gros bleu,
De robes faites par elle-même, avec peu,
N'importe comment, sans recherche, à l'aventure,
Elle a comme un aspect de brave créature,
Modeste, n'ayant rien que d'immatériel,
De celles qui s'en vont directement au ciel.
Elle bâille, en lisant, sans être intéressée,
Léocadie ou La Vertu récompensée,
Joseph ou La Pudeur est le chemin du Bien,
Et *Les Sentiers fleuris du cœur, ou Julien ;*
Cyrille ou Le Bonheur n'est pas dans la Richesse,
Vieux bouquins de jadis, anciens prix de sagesse
Gagnés à Saint-Denis par sa tante autrefois.
Avec son front maussade et sa sévère voix,
Celle-ci, du matin au soir, la brutalise ;
Elle la traîne du presbytère à l'église,
De la Compassion chez Mère Saint-Sauveur.
L'autre obéit, sans trop savoir, et l'œil rêveur,

Neutre, amorphe, passive. Elle s'appelle Aline :
Nom simple, convenant à sa grâce câline
Et qui désigne bien un être de douceur.
Et l'on aime, comme on aimerait une sœur,
Ce cœur provincial qui se recroqueville
Inerte, végétant dans son coin. Pauvre fille !





XLI

Hélas ! il ne pourrait exister entre nous
Qu'un sentiment voilé, mélancolique et doux,
Amitié de pastel, éteinte, amitié grise,
D'une âme que le temps lentement cicatrise
Pour une âme de rêve et de tendre pâleur ;
Amour atténué, sans force, sans couleur,
Comme découragé d'avance, presque atone,
De deux cœurs endeuillés par un précoce automne,
Unis trop tard, chacun étant dolent et las ;
Un amour fait de crainte et de tristesse, hélas !

Amour fleurant l'amère odeur du chrysanthème,
Amour timide, gauche, inquiet de lui-même,
S'estompant en sourdine et frissonnant un peu,
Dont l'aube aurait déjà des nuances d'adieu!





XLII

Je t'aimais pour ces yeux dans l'orbite enfoncés
Où maintenant encor ta pureté s'étonne,
Et sommeille, blottie, en tes regards lassés,
Comme un petit enfant frileux se pelotonne.

Je t'aimais pour ce front, plein d'honnêtes pensers,
De pensers flous, couleur de firmament d'automne,
Aux tons déjà pâlis, qu'on dirait effacés,
Où s'attriste le gris d'une Toussaint bretonne.

Mon cœur, qui se sentait alors comme orphelin,
Refleurissait bien vite à ton geste câlin :
Éveil simultané de nos âmes jumelles!

Et je rêvais, pendant mes saisons d'internat,
Sans personne à qui mon chagrin s'abandonnât,
D'une tendresse émue et profonde comme elles ..



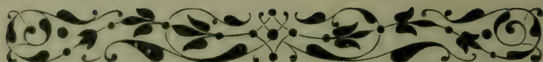


XLIII

La bruine a tissé ses toiles au verger.
Elles paraissent sur tout l'enclos s'allonger,
Le vêtir de tristesse, emmoitant les arbustes.
Les frondaisons d'automne, hier encor robustes,
Se dépriment. Leur vert par degrés tourne au roux.
La gaze terne du brouillard le fait plus doux,
Le tamise, lui prête une laineuse teinte,
Couleur de glas qui par un soir pluvieux tinte,
L'affaiblit, l'entraîne en un recul moutonnant.
Mais le voile devient plus épais. Maintenant,

La rousseur des taillis, encore atténuée,
Se devine, ainsi qu'à travers une nuée,
Puis se fond. Seul, un point, de plus en plus discret,
Pâlit, pâlit toujours, et bientôt disparaît.
Et, sous la molle pluie infime qui tressaille,
On voit comme un décor immense de grisaille.

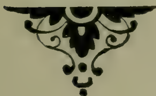




XLIV

Dans mon jardin d'automne une averse pleuvine,
Pénétrante, incessante, inexorable, fine,
Si fine qu'elle semble un transparent rideau
De gaze frémissante, un mince filet d'eau
Dont les mailles seraient de tulle ou bien de soie;
Dentelle de bruine où maint frisson larmoie,
Qui capture, de ses ténus réseaux mouillés,
Les arbres, ainsi qu'en une vapeur noyés,
Dont s'effilent, transis, les malingres squelettes.
Et ce fourmillement léger de gouttelettes

Semble mystérieux comme un chuchotement.
Et toujours cette ondée infime, obstinément,
De son acier glacé, larde, attaque, pénètre,
Épingle l'embué carreau de ma fenêtre,
Et je démêle au loin les taillis rabougris
Ponctuant ce tamis liquide aux remous gris.





XLV

NOVEMBRE. Un affreux temps. Du toit l'eau dégouline.
Et mon âme se sent isolée, orpheline,
Dans ma chambre que la brume a tendu de deuil.
Et l'ennui de nouveau se présente à mon seuil,
Et la fatigue, et la langueur, le vague à l'âme.
Le spleen implante en moi son âpre et froide lame;
Mon angoisse redouble à l'approche du soir.
Je furette, indolent, dans le fond d'un tiroir.
Vieilles lettres qu'on trie : affections fanées
Vous remontant au cœur à travers les années

En souvenirs épars, souvent estropiés.
L'encre plus pâle! Et cette odeur de vieux papiers :
L'odeur et la couleur de quelque amitié morte.
Tout à coup, l'on éprouve une secousse forte :
Telle lettre relue est comme un dard aigu.
Elle fut tant pour vous. On en a tant vécu.
Des émois par milliers vous assaillent en rêve.
Au feu, tout ce roman d'une heure exquise et brève!
Vieilles lettres qu'on brûle : un peu de son passé
Qu'on mure à tout jamais dans un sombre *in-pace*.
Vieilles lettres qu'on brûle : un peu de sa jeunesse
Qu'on immole, de peur qu'elle ne reparaisse.



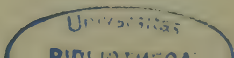


XLVI

Cinq heures. Et la salle à manger de province,
D'où, par ce jour brumeux d'hiver, le jour s'évince,
Lambrissée, avec sa crédence en bois verni,
Son buffet craquelé, son miroir tout terni,
Son petit chalet suisse, à taille dérisoire,
Que gagnait l'an dernier Pélagie à la foire,
Sa cave à liqueurs à musique, en bois doré,
Qu'on n'ouvre qu'aux grands jours, quand on a le Curé,
Sa pendule en albâtre et la toile cirée

Qui sur la table ronde est strictement tirée,
Exhale une senteur rance de renfermé.
Et je suis là, par l'air ambiant déprimé,
Fixant des yeux — l'esprit aux pensers se dérobe —
La cheminée, aux fleurs de papier sous un globe,
Où sont *Le Pèlerin* et *La Croix*, oubliés.
Puis je promène ailleurs mes regards ennuyés,
Et, bercé dans le noir de ma nuit sans étoile,
Par le ronronnement affectueux du poêle,
Je jette sur la rue un nonchalant coup d'œil.
L'obscurité revêt la Place au Blé de deuil,
Et, ma tête dans les rideaux de mousseline,
Je vois, se rendant au Salut en capeline,
Quelque dévote, et, par le vent contrecarré,
Se profiler le noir fantôme du Curé.

Et ce ne sont pas tant ce calme et ce silence
Qui me cernent de leurs réseaux de somnolence,
Que le poids journalier d'autres calmes pareils
M'ayant embourbé dans de semblables sommeils,
Et le poids à venir de tant d'autres silences.
Ainsi qu'en un étang, toutes ces indolences



Stagnent morbidement et croupissent en moi.

Et mon œil, que jamais ne nuance un émoi,
Bâille, gourd, comme si, sur la bruine accrue,
Je regardais passer mes rêves dans la rue.

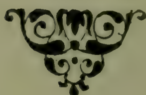




XLVII

Dans le silence où dort la maison tout entière,
On n'entend rien que la chanson de la gouttière
Qui se déverse, et dont le trop-plein, aggravé,
S'écrase, étouffant ses sanglots sur le pavé,
Lourdement, avec un bruit mat de pelletées.
Les vitres, sans merci par l'orage fouettées,
Se brouillent. Tout s'engrise au dehors. Et voici
Que mon cerveau, pris dans des rets, se brouille aussi.
Capté dans un filet dont les mailles mouillées
M'enserrent, je n'ai plus qu'images délayées

Qui m'arrivent, avec un aspect d'autrefois.
Et je ferme mes yeux dolents, et je revois,
Dans un recul d'où la précision s'évince,
Mon antique maison natale de province
Où, sans avoir jamais été jeunes, ont fui
Mes vingt ans, sur un morne et long décor d'ennui.
Et c'est très doux, ce rêve alangui, que traverse
La grande voix rageuse et froide de l'averse.





XLVIII

Quand la ville en hiver s'enveloppe de brume
Vers cinq heures, qu'il est fiévreux l'enchantement
De promener son spleen et son esseulement
Par la rue où le gaz de loin en loin s'allume!

La Grande Rue est un infini de brouillards
Que cloutent par endroits de factices étoiles
Comme autant d'yeux clignant, et perçant d'épais voiles,
Sur un rideau de jais piquant leurs points criards.

Autour de moi, le long du trottoir qui s'affaire,
Des spectres prestement s'esquissent en essaims,
Et l'on voit par moments s'ouvrir les magasins
Qui vous versent un peu de leur chaude atmosphère.

Et l'on est coudoyé par des femmes en noir
Par qui l'on a soudain la pensée échauffée,
Et l'on se sent troublé par l'exquise bouffée
Qui s'exhale de la tiédeur de leur mouchoir.

Le pas des autres vous résonne dans la tête.
Comme un soldat grisé par la poudre et le bruit,
On est plein d'un remous immense qui bruit.
C'est l'heure où l'on se croit davantage poète.

On est entraîné loin, par delà les sommets.
Tant de rêves en nous et tant de symphonies
Effrènent leurs splendeurs en riches harmonies!
On sent tant de beaux vers qu'on ne fera jamais!



XLIX

Le temps est morne, atroce. Un brouillard âpre et noir.
On avance; on est pris comme en un entonnoir.
La brume épaisse, nous entrant dans la poitrine,
Nous glace, déteint sur notre âme et la chagrine.
Le spleen descend sur nous comme un suaire étroit.
Décembre, c'est décembre, un dimanche. Il fait froid.
L'air qu'on respire est comme exhalé d'un cloaque
Qui vous cerne l'esprit de sa moiteur opaque,
Y pénètre, y prend pied, y demeure incrusté.
On est capturé dans des mailles d'âcreté.

Ah! tout ce gris, ah! tout ce gris qui s'exaspère,
Gris couleur de misère et que rien ne tempère.
Tant de pauvres qui n'ont peut-être rien mangé!
Décembre, c'est l'hiver. Tout paraît affligé.
Les maisons ont noyé leurs pierrailles maussades
Dont un voile d'ennui rembrunit les façades.
Quelques rares passants, emmitouflés et gourds,
S'imprécisent. La brume estompe leurs contours.
Leur souffle saccadé s'effiloche en traînée.
Décembre : tout est noir, comme en deuil de l'année.





L

Un dimanche d'hiver. Le ciel est gris d'ardoise.
On se sent si glacé. Dans la rue, on ne croise
Que des soldats avec stupeur vous contemplant,
Écarquillant leurs doigts gantés de gros fil blanc,
Hébétés d'être hors enfin de la caserne.
Un dimanche d'hiver. Le temps est morne et terne.
On ne reconnaît plus, tant le cadre est changé,
Son quartier endormi. Tout le monde en congé.
Plus un appel, plus une invite de vitrine.
Un dimanche d'hiver. Le froid dans la poitrine

Vous pénètre, vous rend inquiets, vous fait mal,
Et l'aspect des passants est lui-même anormal.
Ah ! que c'est triste, ces dimanches de décembre !
Ce ne sont que valets et que femmes de chambre.
Par la vulgarité de ces gens ponctué,
Le trottoir est vraiment comme prostitué.
Quelque chose est dans l'air qui heurte, choque, froisse,
Goupillonnant sur nous le malaise et l'angoisse.





LI

Et qu'ils sont tristes, ces orgues de Barbarie
Dont la détresse, avec décembre, s'apparie :
Ils baignent notre spleen d'un vieil air oublié,
Qui nous arrive un peu déformé, délayé,
Mais dont le thème, si banal, si dérisoire,
Nous abordant, nous fait remonter en mémoire
Des souvenirs de bal qui nous serrent le cœur,
Quand, la valse inondant notre être de langueur,
Nos regards caressaient les regards d'une aimée,
Croyant y voir de la tendresse résumée,

Déversant le trop-plein de notre âme en ses yeux,
Leur prêtant notre émoi gauche et silencieux.
Et notre adolescence alors nous renaît toute.
Dans le soir, on dirait qu'une angoisse est dissoute.
L'orgue se plaint toujours. Ah ! ces pleurs dans la nuit :
Pleurs du mendiant qui le tourne et le conduit,
Dont l'âme exténuée et blême de phtisique
A passé tout entière en sa maigre musique;
Larmes de ses petits enfants criant la faim.
Et, quand l'appel transi de cet orgue a pris fin,
N'est-ce pas que rien n'est pire que le silence
Qui suit l'extinction de cette doléance
Dans le calme aggravé qui glace le dehors?
C'est un peu comme si ces pauvres étaient morts.





LII

J'ai du dimanche soir une frayeur intense,
Vieille frayeur, qui vient de ma petite enfance.
La semaine, c'étaient le joug et la prison.
Mais le samedi soir, quel subit horizon :
Tout un jour à songer, à s'éloigner du maître,
Tout un jour à se voir soi-même, à se connaître,
A devenir un peu plus intime avec soi.
Puis, le soir me traquait et m'amenait l'effroi.
Ainsi qu'un bon nageur qui dans la mer se plonge,
Après m'être pâmé longuement dans le songe,

Après m'être absenté d'où j'étais pour ailleurs,
En des pays lointains que je croyais meilleurs,
Il me fallait rentrer et rompre cette trêve.
Ah! ces dimanches soir : c'était la fin du rêve.
Le rêve, comme l'eau, fuyait d'entre mes mains.
Mon malaise était lourd de tous les lendemains
Que j'avais à subir la semaine prochaine.
Mon malaise était lourd de ces six jours de chaîne.
Et cette impression depuis a subsisté,
Et, quand dimanche soir arrive, adieu, gaîté :
La neige étend en moi toute une nappe blanche
(La neige, n'est-ce pas la couleur du dimanche?)
Et j'ai — le spleen en moi retournant son poignard —
Le cœur serré, comme à la veille d'un départ.





LIII

Le dimanche, la vie est vraiment suspendue ;
Le jour passe avec la lenteur d'une tortue.

Jour plus long que les six autres, jour de sommeil
Où rien ne vibre, où rien n'émeut, rien n'est pareil.

Impossibilité d'écrire le dimanche !
L'esprit lui-même dort. Du cœur rien ne s'épanche.

On se sent seul, la tête en deuil, presque impuissant.
L'amour vous apparaît lointain comme un absent.

Seules, ce jour, sont en fête les populaces.
Ah! leur hostilité! La laideur de ces faces!

Le dimanche est un jour d'exil, d'inimitié,
Où l'on se sent de tout émoi répudié.

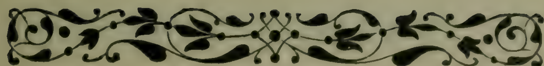
Place aux êtres communs. Place aux âmes pansues.
Ah! ces âmes, qu'on a si vite décousues!

Or, mon spleen est si fort que j'ai le sentiment
Que je suis tous les jours dimanche, obstinément.

Ma route, toujours plus morne, se pacifie.
Toute vitrine est close au faubourg de ma vie.

Des gens passent. J'appelle : à moi! Nul ne m'entend.
Ah! si près d'eux, sentir qu'on en est si distant!





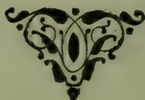
LIV

Les cloches de l'église, aux timbres indistincts,
Affligent l'air humide et glacé du dimanche,
Et leur monotonie aérienne et blanche
S'obstine, infatigable, en longs soupirs éteints.

Mon chien du Saïnt-Bernard, né chez les Augustins,
Se lève dans la cour, flaire le sol, se penche,
Hurle, et dans sa voix toute une douleur s'épanche,
Et ses profonds yeux noirs deviennent plus lointains.

Exilé de province, il se ronge et s'ennuie.
Plus transi par le froid des cœurs que par la pluie,
Il pleure dans la brume en sanglots éperdus.

Et, seul être d'amour en ce recoin de terre,
Il songe aux voyageurs dans la neige perdus
Que son âme conduit en rêve au monastère.





LV

LORSQUE le crépuscule humide de décembre
Endeuille lentement les choses dans ma chambre,
Lorsque mes meubles sont ourlés d'un crêpe gris
Et perdent leurs contours avec leur coloris,
Et que je ne vois plus sur la muraille adverse
Hippocrate insensible aux présents d'Artaxerce,
J'évoque alors, du fond confus de mon passé,
Tel souvenir d'antan déjà presque effacé;
Je dialogue avec d'imaginaires femmes
Dont à mon idéal je modèle les âmes.

Je souffre par leurs cœurs — des cœurs créés par moi, —
Je me complais ainsi dans un factice émoi
Et bois au rêve, comme on boit à la citerne.
Et dans une existence assoupie et si terne
Je mets vraiment tout un frisselis de nouveau.
Martyr d'un spectre vain qu'engendra mon cerveau,
C'est à lui seul que ma tristesse se confie.
Et par degrés, ainsi, je désapprends la vie.





LVI

Le Rêve habite en moi maintenant pour toujours.
Je deviens son esclave. Il rend mes membres gourds,
Et dans les sables du nonchaloir il m'enlize,
Restreint ma volonté, l'endort, la paralyse,
Met un bandeau de plus en plus dru sur mes yeux,
Mes yeux éteints, mes yeux tristes de trop d'adieux.
Il m'accapare, il est mon convive, mon hôte;
Il m'empêche de voir clair en moi-même; il m'ôte
Le pouvoir de souffrir autrement que par lui.
Désormais tout chagrin qui me viendrait d'autrui,

Toute douleur, tout deuil me trouveraient de glace.
Ma jeunesse est ainsi prématurément lasse;
Elle n'a même plus la force de sentir.
Le Rêve, souverain cruel, me rend martyr,
Je suis sa proie et sens ses griffes sur mon être.
Son poison toujours plus âcrement me pénètre,
Anesthésie en moi le courage et l'effort,
Me donne un peu comme un avant-goût de la mort,
Et mon âme, sans rien jamais qui la ravive,
S'annihile et s'en va sans but, à la dérive.





LVII

Le Rêve a déformé mon âme d'isolé,
Et quand, quittant le ciel de printemps étoilé
Où, si loin du Réel, elle se pacifie,
Je redescends dans la raison et dans la vie,
J'ai le sentiment d'être en pays étranger.
Il me faut me reprendre alors et me changer.
Non, je ne saisis plus aucun humain langage.
J'ai perdu la mémoire. Il me semble être en cage.
Tout homme m'inquiète et je lis dans ses yeux
Qu'il me regarde ainsi qu'un monstre curieux.
En moi somnolent tant de tristesses encloses.
Et je ne m'entends plus vraiment qu'avec les Choses.





LVIII

Et toujours cette pluie au dehors qui larmoie!
Le jour baisse. Mais l'ombre, incertaine, atermoie,
Hésite avant d'entrer, tâtonne. On est transi.
Il stagne dans la salle une odeur de moisi
Qui vous obsède, vous assoupit, vous pénètre.
Dans son fauteuil de tous les jours à sa fenêtre,
Pelotonnée, ainsi que la chatte en son coin,
Madame, captivée, achève avec grand soin
Le Ménologe du Carmel, en trois volumes.
A côté, Pélagie, épluchant ses légumes,

Nous apprend le dernier menu du receveur,
Le récent coryza de Mère Saint-Sauveur,
L'achat, par le Curé, d'un bâton de réglisse,
Et la bisbille du sacristain et du suisse.
Et moi, je suis là, gourd, l'œil vague, comme si,
Rêvant d'un Ailleurs frais, et ne trouvant ici
Que la routine dont s'engrise mon veuvage,
Mon âme s'absentait et partait en voyage.





LIX

Les comédiens seuls échappent à la vie
Par la facticité dont s'imprègne la leur.
Leur personnalité toujours se modifie,
Disparaît, ou du moins prend une autre couleur.
L'acteur vit chaque soir un immortel poème,
S'embarque pour ailleurs, s'évade de lui-même,
Transformant tous les jours son cœur, son idéal.
En plein décembre il peut se croire en floréal ;
Plus favorisé, plus heureux que le poète
Qui n'entrevoit de clairs décors que dans sa tête,

Il reste au milieu d'eux, chaque soir différent.
La passion bouillonne en lui comme un torrent;
Oui, chaque soir il aime, il sanglote, il s'immole,
Meurt pâmé dans les bras d'une sublime idole;
Il change constamment de défauts, de vertus,
Il est Rodrigue, il est Oreste, il est Titus.
Il est ces demi-dieux. Il parle leur langage,
Ainsi, du terre-à-terre odieux se dégage,
S'absente d'ici-bas et s'enfuit n'importe où.
Il souffre dans sa chair, il se donne, il est fou,
Il gémit, il pantelle, est tous les soirs un autre,
Et, marquis ou laquais, vieux bandit, saint apôtre,
Il échappe au Commun, se dévêt du Banal;
Le rôle qu'il compose est son plus sûr fanal,
L'Ami, la Raison d'être et la Joie et la Trêve,
Et par-dessus sa vie il marche dans le Rêve.

Ou bien alors : le cloître et son austérité.
On échappe au Réel aussi par ce côté,
A ce Réel qui heurte et froisse et déconcerte.
Qu'on doit être bien dans sa cellule déserte,
Tertre de songe, où l'on se détache de tout!

Dans la sérénité l'âme alors se dissout,
Converse avec les Saints, imagine des êtres.
Le Rêve et le Repos demeurent nos seuls maîtres;
Vivant, on est vraiment le collègue des morts.
Détaché de ce monde, on le suit du dehors,
Évoluant vain, vide, et se croyant folâtre.
Moine ou comédien! Le cloître ou le théatre :
C'est seulement ainsi que l'on peut vivre ailleurs
Et se blottir en des songes intérieurs :
Oui, par là seulement le dégoût s'atrophie.
Mais surtout s'élever, et dominer la vie.





LX

JE me souviens de tels endroits dans tel voyage
Qui paraissaient autant de décors de bonheur,
Mais où je n'ai passé qu'en morose flâneur,
Chargé du lourd manteau de mon récent veuvage.

Je vois le sable fin d'une plage jaunir
Où j'ai langui d'ennui toute une après-dînée,
Où ma pensée, à la dérive, abandonnée,
A contourné longtemps le lac du souvenir.

Devant l'infini gris d'une mer qui moutonne
Je fus visité par de vieux airs de jadis
Qui m'ont redit des chants de jeunesse, assourdis
Par le brumeux rideau de mes brouillards d'automne.

J'ai senti revenir des émois par milliers,
Des visages d'antan, rayés de ma mémoire,
Comme si l'on m'avait entr'ouvert une armoire
Où sommeillaient dix ans de ma vie oubliés.

Cela s'éparpilla doucement sur la grève
Avec le rythme ailé d'un vol de goélands.
Et mon âme, elle aussi, prenait de chauds élans
Vers le ciel gris perlé que déployait mon rêve.

Je partis. Je portai vers d'autres coins mes pas,
Laissant partout de mes tristesses égrenées,
Et toujours il me semble, après bien des années,
Qu'une part de mon cœur s'afflige encor là-bas.

Tu me poursuis toujours avec des regrets vagues,
Nid de rochers, modeste éden d'intimité,
Où vraiment un lambeau de ma vie est resté,
Oasis de grisaille au sein glauque des vagues!





LXI

J'AIME ce gris-de-fer des ciels bretons, ce gris
Avant-coureur de deuil, ce gris chargé de pluie,
Teinte de l'horizon trop vaste qui s'ennuie;
Gris d'un pastel ancien aux brumeux coloris;

Gris que jamais soleil trop éclatant n'enflamme,
Couleur de mon amour sérieux, tendre et fort,
Couleur de mon pays natal, couleur du Nord;
Gris couleur de ma vie et couleur de mon âme;

Couleur de regrets vains, couleur de temps jadis,
De l'idylle d'antan que nous avons pleurée,
Qui s'éteint au foyer du souvenir, cendrée,
Tandis que meurt au loin un sourd *De profundis;*

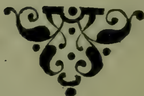
Couleur du cher paquet de lettres que l'on brûle,
Où tient notre roman; gris couleur de vieux vers
Qu'on relit à trente ans et qui, jadis si verts,
Ont pris dans nos tiroirs des tons de crépuscule;

Couleur de nos hivers moroses d'internat,
Quand le soir nous pleurions tant de larmes amères,
Pour n'avoir pas quelqu'un qui remplaçât nos mères,
Qui vînt border nos lits et qui nous câlinât :

Temps d'exil où notre âme était comme orpheline,
Où l'on croyait vraiment n'avoir plus ses parents,
Où l'on ne nous parlait qu'à mots indifférents
Sans qu'une voix eût des douceurs de mousseline.

Ah! ce gris cher, ce gris profond, ce gris marin,
Accoutumé décor où s'attriste mon rêve,
Ce gris fuyant d'un jour velouté qui s'achève,
Gris couleur de tourmente et couleur de chagrin,

Ce gris où parfois un son d'angélus qui tinte
Fait courir un frisson qu'on dirait de remords,
Ce gris dont se revêt le ciel le jour des Morts,
Ma solitude en est implacablement teinte!





LXII

Le jour agonisait. On était en décembre.
L'ombre s'agglomérait lentement dans la chambre,
Blutant d'un rideau gris de silence et de paix
Les meubles estompés par ses réseaux épais.
A cette heure, noyé sous un dru crépuscule,
De moins en moins précis, chaque objet se recule,
Semble ainsi qu'au travers d'une glace sans tain,
S'atténue et se fait plus vague et moins certain,
Si bien qu'on le dirait tout prêt à rendre l'âme.
Sur les derniers tisons du foyer, une flamme

Se tordait, sur le point de mourir, elle aussi,
Projetant par la pièce un reflet adouci,
Baignant d'une lueur rose les objets proches.
Au dehors s'épanchait l'affliction des cloches
Dont ce coin de province était tout contristé.
Dans le jardin, avec opiniâtreté,
Une averse tombait, incessante, glacée,
Emprisonnant, dans son filet d'eau, la pensée,
L'accaparant et la vêtant de crêpes gris.
Les arbres frissonnaient, se tassaient, rabougris,
— Tel vraiment un infirme en loques qui marmonne, —
Miséreux, ayant l'air de demander l'aumône,
Avec des tremblements frigides de vieillards,
Squelettes recouverts de haillons de brouillards.
Dans la pièce, aux fauteuils attaqués par l'usure,
Stagnait comme une rance odeur de moisissure,
Une mélancolique odeur de temps jadis
Qui semblait chuchoter en mots très assourdis
Des récits, ayant la nuance de l'opale,
D'une vie isolée, exilée et si pâle!

L'esprit visité par les pensers indécis

Qui s'estompaient en moi, je me tenais assis,
Les pieds au feu, voguant sur un lac de silence,
Et mon âme étirait sa lourde somnolence.
Ce temps ne me causait maintenant plus d'émoi :
Ne pleuvinait-il pas aussi toujours en moi?
Les yeux distraitement fixés à ma fenêtre,
Justement, je songeais que, de même, en mon être
Il bruinait, comme il bruinait au dehors.
Mon âme était vraiment un ciel de jour des Morts,
Un ciel humide et terne, un ciel gris, d'où la pluie
Larmoie incessamment, un ciel froid qui s'ennuie,
Un ciel en deuil, un ciel où s'affligent les glas,
Un ciel de crépuscule en novembre, un ciel las
Dont la tristesse augmente au son gourd de la cloche,
Où maint *De profundis* s'égoutte ou s'effiloche,
Un ciel comme une tombe, un ciel comme un linceul,
Un ciel qui souffre et qui gémit d'être tout seul,
Étant veuf à jamais de soleil et d'aurore.
Ainsi ma vie éteinte et que rien ne colore!
Ma vie en rêve; ainsi mon âme toute en deuil
Dont l'amour ne vient plus enguirlander le seuil
De ses tièdes, de ses embaumantes glycines;

Mon âme d'isolé, sans sœurs et sans voisines,
Ame en exil, à qui tout paraît étranger,
Où, quand il ne pleut plus, il commence à neiger,
Ame qui ne connaît que l'hiver et l'automne,
Ame rase et sans fleurs, âme-lande bretonne,
Qu'habite un opalin et douteux demi-jour,
Ame veuve à jamais de jeunesse et d'amour.





LXIII

L'HORREUR d'agir, l'amour du rêve et du silence,
Une âme presque éteinte et comme en sommolence,
Se leurrant toujours d'un mirage mensonger,
Où sans cesse le spleen vient se faire héberger.
Quelquefois, étant en veine de songerie,
J'évoque toute mon enfance défleurie
Et ma province et ma jeunesse sans fanal,
Roman d'un isolé, roman vide et banal,
Sans faits, roman où rien de saillant ne se passe,
D'un être vraiment hors du temps et de l'espace.

Et je redis mon long chapelet de chagrins.
Les ennuis sous mes doigts se succèdent en grains
Qui deviennent plus gros lorsque j'avance en âge.
Rosaire de soucis. Navrant pèlerinage.
Nul coin d'églogue, en cet interminable exil.
Sur mon jardin, pas un tiède rayon d'avril,
Rien qui rompe jamais, rien qui diversifie
Le gris définitif qui surplombe ma vie.



SAISON PASSÉE

1898-1899



Saison passée

I

Tel qu'un berger enfui d'un jardin de Watteau
Rêveur comme une femme, ardent comme un poète,
Le mois d'Avril, paré de son pourpoint de fête,
Dévale à pas légers tout le long du coteau.

Sous le ciel pâle encor, qu'un brouillard d'aube blute,
Dans une fraîche odeur de rosée et de thym
Ce Merlin l'enchanteur enchante le matin,
Et le monde s'éveille aux concerts de sa flûte.

Aux concerts de sa voix les cœurs sont réveillés;
Clitandre redevient amoureux de Florise;
La vierge laisse errer son âme dans la brise,
Et les taillis en fleurs ont des frissons mouillés.

On sent qu'une ère exquise et nouvelle commence.
Pour une île où fleurit l'amour nous embarquons.
La guitare en sourdine éclôt sous les balcons.
Chérubin pour Rosine apprête sa romance.

Cet étourdi d'Avril, en prodigue berger,
Nous jette à pleines mains les fleurs de sa corbeille,
Nous prêche la bonté, la joie, et nous conseille
De ne plus nous abattre et nous décourager.

L'angélus de l'aurore, à travers la vallée,
Ébranle l'air limpide et l'azur indulgent :
Chantez, cloches d'Avril; chantez, cloches d'argent,
Chantez mon allégresse et ma peine envolée!

Et que votre chanson console, apaise un peu
Ceux qui sont seuls, ceux dont l'âme souffre du jeûne.
Que loin de leur ciel gris votre aile souple et jeune
Les emporte gaîment vers un horizon bleu.

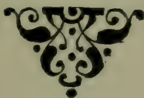




II

POUR dire votre grâce aimable et dédaigneuse,
O vous dont l'amitié m'est comme une veilleuse,
Qui vous êtes prescrit l'affectueux devoir
De baigner de mon âme en deuil le nonchaloir,
De calmer mes naïfs émois de sensitive
Par le muet avis d'une main moins furtive,
Ou par un coup d'œil moins ondoyant ou moqueur,
Et d'abréger un peu le carême d'un cœur,
O vous dont, par pitié, l'indulgence déguise,
J'évoque un frais pastel de défunte marquise,

Comme ceux que La Tour a signés de son nom,
Qui m'apparaît, sortant d'un fouillis de linon,
Le visage éclairé d'un sourire très pâle
Qui vous entoure et vous réchauffe comme un châle,
Et dans lequel on a moins froid, on a moins peur;
Visage qui recule au fond d'une vapeur,
Douillet, fragile, et dont le charme s'imprécise,
Presque ennuagé dans une pénombre grise,
Tel que l'amour fondant et flou que je me sens
Pour vous, ma grande sœur aux gestes caressants,
Poussière de jeunesse et de douceur railleuse,
O vous, dont l'amitié m'est comme une veilleuse.





III

Je me fais des sujets de bonheur et de peine
Avec ces mille riens dont l'existence est pleine,
Car j'ai soif de sentir; il me faut des émois.
J'ai vécu pendant des semaines et des mois
Sur un regard d'amie ou bien sur une lettre,
Sur un sourire un peu plus doux qui vous pénètre,
Une main dégantée avec un baiser lent,
Un poignet qu'on étreint dans la fièvre, en tremblant,
Sur un coin où j'allais comme en pèlerinage,
Sur tel vieux souvenir d'enfance qui surnage,

Sur un lied entendu, sur un portrait d'absent,
Sur une maisonnette entrevue en passant
Cachée et favorable au bonheur qui s'abrite,
Sur un gant ramassé, sur une marguerite,
Sur une odeur furtive et tiède de cheveux;
Et, quand je serai dans la tombe, je ne veux
Que ces mots d'oraison funèbre que j'envie :
« Une fleur, un baiser, ce fut toute sa vie. »





IV

Sa tête est fine, fine, fine :
Vous croiriez, en son frais atour,
Voir devant vous une Dauphine,
Car elle est fine, fine, fine,
Ainsi qu'un pastel de La Tour.

Son âme est blanche, blanche, blanche ;
La contempler, c'est l'outrager :
Car, plus que l'oiseau sur la branche,
Sur elle, blanche, blanche, blanche,
Tout regard doit être léger.

Sa voix est tendre, tendre, tendre,
Et, quand elle prie ou défend,
Vous la prendriez, à l'entendre,
Tant elle est tendre, tendre, tendre,
Pour la voix d'un petit enfant.





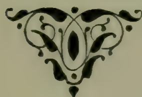
V

Sa tendresse m'est douce ainsi qu'un crépuscule
Qui feutre un horizon boisé de tulles noirs.
Et, grâce à sa clémence, en mon âme circule
Le calme qui régit la pénombre des soirs.

Elle me rend le goût du bien, me pacifie.
Sa tendresse m'exhorte au travail, à l'effort;
Elle m'emmène loin, au-dessus de la vie,
Et c'est dans sa pitié que ma peine s'endort.

Par elle je me sens meilleur. Elle m'emporte
Loin des torpeurs, loin du dégoût, loin du péril.
Sa tendresse est aussi câline qu'elle est forte.
Son cœur a la fraîcheur d'une aurore d'avril.

Je m'effrayais de tout, comme l'herbe qui tremble
Quand un souffle descend la pente du coteau.
J'ai moins froid, j'ai moins peur quand nous sommes ensemble :
Sa tendresse m'entoure à l'égal d'un manteau.





VI

Est-ce donc qu'à tel point j'aurais pu me méprendre?
Laissez-moi vous en faire ingénument l'aveu :
Pourquoi jouer avec un ami pareil jeu?
Au lieu de calmer sa blessure, c'est l'étendre.

Le sourire un peu plus càlin, la voix plus tendre,
Le regard moins furtif en me disant adieu :
On donne tant parfois en accordant si peu!
Je vous en veux pourtant de ne pas le comprendre.

A l'âme non guérie encor d'un mal récent,
Au cœur dolent, au cœur pâle et convalescent,
Une amitié de femme est bienfaisante et douce,

Comme est douce — de quelle enfantine douceur! —
La grâce enveloppante et molle d'une sœur
A la langueur de la poitrinaire qui tousse.





VII

Quelquefois, au plus doux de notre causerie,
Quand j'ai l'illusion qu'enfin elle me tient,
A tel petit sourire un peu dur qui lui vient,
Je sens comme un recul qui nous désapparie.

Je reste alors plus triste et plus désemparé :
Je tombe brusquement du haut d'un si beau rêve.
Sans doute, c'est un rien, mais un rien qui me grève
D'autant plus lourdement que j'ai plus espéré.

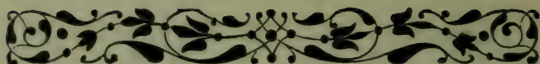
Mon nom dit d'une voix qui me semble ironique,
Des yeux secs quand mes yeux cherchaient des yeux mouillés,
Et voilà, comme un vol d'étourneaux effrayés,
L'essaim peureux de mes tendresses en panique.

Il ne faut que sa main pour calmer mon émoi.
Quand nos cœurs sont trop loin, notre main les rapproche,
Et vous autorisez un fraternel reproche
Pour pouvoir l'accueillir en vous moquant de moi.

Vous raillez mes terreurs selon vous enfantines :
« Suis-je assez hors d'état d'avoir des amitiés !
Je ne mérite point que vous me répondiez... »
Et moi, contrit, honteux, les yeux sur mes bottines,

A vos raisons j'oppose un muet abandon ;
Mon regard attendri vous enveloppe toute,
Mais mon âme frileuse a peur au moindre doute,
Et l'offensé finit par demander pardon.





VIII

Il m'est doux d'avoir tort quand elle me querelle.
J'aime à l'intercéder : elle aime à pardonner.
Je serais moins honteux d'être dupé par elle,
Et j'en rougirais moins que de la soupçonner.

Ne vous étonnez point si j'eus hier la crainte
Que mon remerciement ne vous désemparât.
Par générosité ma raison s'est contrainte,
Et m'acquitter trop vite eût été d'un ingrat.





IX

Elle aime à varier nos coins de rendez-vous.
Très délicate, à ma ferveur elle ménage
Plus d'un but dans Paris pour le pèlerinage
Où flotte un souvenir affectueux et doux.

Mais il me semble, tant ma tendresse est profonde,
Qu'il vaudrait mieux toujours choisir le même endroit,
Abriter son bonheur en un réduit étroit,
Mais plus grand à nos yeux que le reste du monde.

Oh! oui, n'avoir qu'un même et minuscule nid,
Où tout seul, oubliant les choses de la terre,
Je viendrais quelquefois chercher par quel mystère
Un si petit espace ait tenu l'infini.





X

Hier, avec un gentil geste,
Pour me punir sans doute, elle a
Caché sa main nerveuse et preste
Dans son manchon de chinchilla.

Et ma main qui souvent braconne
A fait alors un fort plongeon
Pour quérir cette main mignonne
Dans la tiédeur de ce manchon.

Et cette main récalcitrante
Aux vilains doigs coalisés,
Je l'ai couverte de vingt, trente,
De cinquante, de cent baisers.





XI

Vous m'avez reproché d'un petit air boudeur,
Avec un gentil geste amical d'offensée,
Vous m'avez reproché quelque billevesée,
Et trois jours vous m'avez montré de la froideur.

Trois jours aussi je vous bannis de ma pensée,
Et puis un soir, — vous plus tendre, moi plus grondeur, —
Ma main dans votre main a glissé sa tiédeur,
Ma main plus douce après qu'elle vous eut blessée.

Et nous avons connu le càlin abandon
Et le plaisir de nous demander le pardon
D'une voix humble, mal affermie et qui tremble,

Convenant qu'en dépit de leurs graves péchés
Il faut bénir les jours qui voient deux cœurs fàchés
En faveur de l'instant qui les remet ensemble.





XII

J'AI souffert trop longtemps de ne souffrir jamais.
De tous les maux du cœur l'atonie est le pire.
Quand un spleen vague et sourd vous mord comme un vampire,
Une douleur aiguë est le meilleur des mets.

Et tu m'as pris, tourment d'aimer qui m'affamais.
Tu pèses sur mon front d'un tyrannique empire;
Et ma peine est plus forte et ma langueur empire;
Mais je t'ai défié : c'est bien; je me soumets.

Ah ! de ces deux enfers passant une âme au crible,
Ou de ne point aimer, ou d'aimer l'impossible,
Ah ! n'est-ce pas que c'est le second qui vaut mieux ?

Tout, plutôt qu'une vide et froide indifférence !
Du jour où j'ai trouvé l'infini dans vos yeux,
J'ai senti la douceur d'aimer sans espérance.





XIII

LORSQUE vous me parlez, je vous réponds à peine.
Je suis auprès de vous : il suffit; c'est assez.
Ce que formuleraient tous les mots prononcés
Vous rendrait-il jamais ce dont j'ai l'âme pleine?

Il est des coins du cœur qu'il vaut mieux deviner.
A vous de les trouver. Prenez : je vous les laisse,
Et, soit raffinement de ma part, soit faiblesse,
Le langage m'effraie : il peut tout profaner.

Pardon encor, pardon toujours de ces peurs folles :
Ce que je sens pour vous est grave et sérieux.
Notre tendresse émue apparaît dans nos yeux :
Ne la rabaissons pas au niveau des paroles!





XIV

QUAND je rencontre avec d'autres ma « sœur aînée »
Je ne puis réprimer un petit pli d'ennui.
Nous sommes différents en présence d'autrui :
Nos yeux sont prisonniers, notre voix enchaînée.

Ce n'est point que je sois ombrageux ou jaloux,
Mais il n'est de possible entre nous qu'un seul thème.
On veut être oublié des autres quand on aime :
Ce que nous nous disons ne regarde que nous.

Notre aube d'amitié fondante et fraternelle
S'exerce à d'enfantins dépits, d'innocents jeux :
Un mot venu de moi lui paraît outrageux;
Moi, je feins de douter qu'on puisse croire en elle.

On se gronde; on se boude; on mime un froissement.
Nos yeux, qui font semblant de se fuir, se poursuivent,
Et par degrés l'ami et l'amie en arrivent
A l'instant souhaité du raccommodement,

Qu'on retarde d'ailleurs le plus longtemps possible
Afin d'en escompter plus longtemps la douceur :
Prétexte à prendre en ces jeux de frère et de sœur
Une voix plus câline, un œil moins impassible.

Elle feint quelquefois soudain la dureté
Et s'oblige, plus froide, aux rigueurs simulées;
Je reçois des sermons en brusques giboulées
Pour un mot par trop tendre ou par trop effronté.

Unisson de nos cœurs! Ferveur simultanée
Dont l'inavoué même a son sens et son prix,
Que nul n'a pénétrée, où nul n'a rien compris.
Pénombre de tendresse! Amour de sœur aînée!

Devant ces vers où cet amour se dévoila
Les gens ricaneront : « Ils se content fleurette. »
Laissons calomnier leur faconde indiscrète.
Qu'on ne lise pas dans nos âmes : tout est là.





XV

Elle est si bonne, elle est si tendre, elle est si douce,
Que j'ai peur quelquefois qu'elle ne m'ait aimé
Que pour bercer mon mal d'une chanson de mai
Fraîche comme un ruisseau qui filtre dans la mousse.

Oui, j'ai peur de n'avoir gagné son amitié
— Elle est si douce, elle est si bonne, elle est si tendre —
Que parce qu'elle a cru devoir me faire entendre,
Me voyant seul, un mot d'espoir et de pitié.

Elle a craint que ne vînt pour mon âme l'automne
Sans qu'une jeune fille en ce monde moqueur
Eût cherché d'un regard le chemin de mon cœur :
Elle est si tendre, elle est si douce, elle est si bonne.





XVI

En moi vous n'avez vu qu'un pauvre enfant malade,
Convalescent encor d'un chagrin tard enfui :
Il lui fallait un bras fidèle comme appui
Pour lui faire trouver l'existence moins fade.

Et jamais vous n'avez rien eu de plus pour lui :
Telle une guitariste égayant d'une aubade
Le sultan morfondu qui s'étire, maussade,
Grisé par l'opium et somnolent d'ennui.

Je ne m'abuse point et sais ce qu'on me donne :
Votre amitié pour moi n'est guère qu'une aumône,
L'acte de charité d'une âme de douceur.

Mais la mienne est plus tendre à la fois et plus forte :
J'ai cru longtemps aimer en vous ma grande sœur
Et n'ai compris qu'hier que la sœur était morte.





XVII

Il me souvient qu'un soir de neige, un soir d'hiver,
Nous avons soulevé les rideaux de ma vie,
Et, tel qu'un frère à sa grande sœur se confie,
Je vous ai dit mon deuil et mes chagrins d'hier,

Et comme je sentais m'abandonner la sève,
Comme je me laissais par l'angoisse régir,
Et comme imaginer me tenait lieu d'agir,
Comme je préférais à l'action le rêve,

Comme mon pauvre cœur s'alimentait de peu
Et comme je vivais replié sur moi-même,
Ayant perdu la foi puisque nulle ne m'aime :
— Quand on n'est pas aimé l'on ne croit plus en Dieu, —

Comme je me créais avec tout des souffrances,
Comme un sourire, un geste ému, comme un regard
M'étaient parfois des coups atroces de poignard,
Et vous me caressiez de douces remontrances.

Je vous disais qu'un rien suffit pour me froisser,
Comme un rien peut suffire à froisser une soie.
Je vous disais qu'un rien me donne de la joie,
Que c'est le ciel pour moi qu'une main à presser.

Et vous m'encouragiez de vos mains protectrices.
Avec votre bonté de sœur, vous compreniez
Qu'on se sente plus seul sous les ciels printaniers
Quand le soleil d'avril rouvre nos cicatrices,

Qu'on prête les vertus qu'on leur désire aux gens,
Meublant de qualités l'âme la plus déserte,
Que, d'un ami, le moindre oubli vous déconcerte.
Vous me morigéniez de sermons indulgents.

Réveillais-je dans vous une peine endormie?
Un souvenir lointain revenait-il en vous?
Car vous m'avez tendu vos yeux cléments et doux,
Vos profonds yeux, vos yeux d'enfant, vos yeux d'amie.

Communion des longs regards silencieux!
Fin des après-midi brumeuses de décembre!
Ah! toute la tristesse éparse dans la chambre
Était passée en nous pour aimanter nos yeux.





XVIII

J'ai vécu tout ce jour de vos mains dégantées.
J'ai vécu par vos mains d'enfant, vos chères mains,
Me rappelant leur pâle émoi, leurs jeux gamins,
Ces mains, ces pauvres mains que j'avais contristées.

Je les serrais sans rien dire, et c'était si doux.
Car elles prolongeaient l'infini du silence,
Et mon cœur, traversé comme par une lance,
Sans le secours des mots s'offrait tout bas à vous.

Et, vos mains, je les ai pieusement baisées,
Vos mains moites, vos mains blanches, vos mains d'enfant.
Vous avez fait d'abord le geste qui défend,
Mais mes lèvres déjà les avaient épousées.

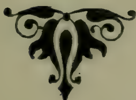
Un reproche càlin atténuait sa voix.
Douceur : être grondé par la voix de l'amie!
Je croyais, en ce soir fugitif d'accalmie,
Qu'on prononçait mon nom pour la première fois.

Un pli de lassitude amollit son sourire :
J'avais été, pour elle, ironique, inhumain.
Le reproche passa de sa voix dans sa main,
Et sa main acheva ce qu'elle n'osait dire.

La main : sa douceur moite et son intimité!
On a l'impression, un peu, qu'on se possède.
La main : ses lents baisers de sœur, sa langueur tiède.
Elle vous fait vraiment vivre d'éternité.

Je regardai son fin visage de madone
Que l'ombre en s'aggravant me voilait à moitié.
Et, plus émue, avec ses beaux yeux de pitié,
Elle fit, sur mon front, le geste qui pardonne.

Minute rare! Mais aussi quels lendemains!
De mon cœur vide et nu, morne comme un dimanche,
Un spleen inexorable obstinément s'épanche.
C'est pourquoi, tout ce jour, j'ai vécu de vos mains.





XIX

DANS la chambre que la fin du jour embrumait
Avant l'intrusion de la lampe indiscrète,
Lorsque le crépuscule hivernal nous transmet
Des conseils d'abandon, de paix et de retraite,

Tristes tous deux, les yeux noyés, nous nous taisions.
Une même pensée intime était la nôtre,
Et, l'esprit caressé des mêmes visions,
Nous étions là, muets et graves l'un et l'autre.

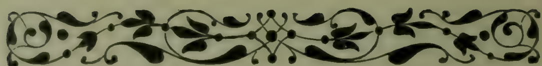
Je me levai. J'allai sans parler, lentement,
Vers le fauteuil où mon amie était assise,
Attiré malgré moi comme par un aimant.
L'ombre faisait la chambre un peu plus indécise.

Et solennellement je me mis à genoux.
Je me réfugiai, dolent, sur sa poitrine,
Qui me berçait de la tiédeur de son remous.
De sa main montait une odeur de mandarine.

Et cette main joua d'abord dans mes cheveux.
J'entourai de mes bras son cou, je pris sa tête,
Je murmurai dans son oreille des aveux.
Je lui dis les tourments de ma vie inquiète.

Je lui dis — ce fut un moment délicieux —
Ma solitude, et mon malaise, et ma détresse.
Elle planta dans mes prunelles ses beaux yeux :
Puis elle m'étreignit de toute sa tendresse.





XX

J'AI souffert, tout ce jour pâle de février,
D'un mot qu'elle m'a dit, d'un regard ou d'un geste :
Un rien peut causer tant de mal lorsqu'il atteste
Le conflit de deux cœurs faits pour s'apparier.

Faible comme un enfant, tremblant comme une feuille,
Quand elle est loin de moi, je n'ai qu'un seul désir :
La voir, être auprès d'elle, avec elle, et saisir
Le bonheur, comme un fruit savoureux que l'on cueille.

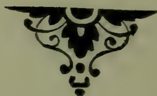
Je veux l'entendre et veux la voir : j'en ai besoin.
Mais, à peine auprès d'elle, un rien me déconcerte.
Telle phrase m'effraie à l'égal d'une alerte.
Assis à ses côtés je m'en sens loin, bien loin.

Et puis, il faut partir. Adieu ! L'on se sépare.
Le temps presse. Le monde est là qui vous attend.
La minute a passé que l'on espérait tant.
On n'est pas l'un à l'autre. Et la vie est barbare.

Seul dans ma chambre et l'âme en deuil, je la revois.
Le sens de sa parole un peu mieux se dégage.
J'interprète avec plus de sang-froid son langage.
Je trouve une douceur plus émue en sa voix.

Son âme m'apparaît plus exquise et plus belle.
Nous sommes mieux d'accord. Je lui dis mes secrets.
Elle comprend ma peine : et je m'en sens si près
Que je souffre à mourir d'être séparé d'elle.

Ainsi, nos cœurs jumeaux, l'un de l'autre imprégnés,
Ayant le son pareil de deux semblables cloches,
Unis, se sentent loin; distants, se sentent proches :
Ils ne sont confondus qu'en étant éloignés.





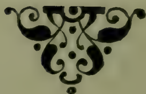
XXI

PENDANT le bal, les menuets
Nous vêtaient, musiques vieillottes.
Sur le balcon tous deux muets
Nous avions fui les menuets
Et désavoué les gavottes.

Une senteur de mimosas
Vint nous baigner de sa bouffée;
Et sur ma tête tu posas
Dans une odeur de mimosas
Ta chère tête ébouriffée.

La sourdine des violons
Nous bourdonnait un air de fête;
Tu me tendis tes cheveux blonds,
Sur un motif de violons,
Tu me tendis ta chère tête.

Et je te donnai des baisers
Parmi la pénombre opportune.
Aux accords volatilisés
Succédèrent nos longs baisers,
Nos longs baisers au clair de lune.





XXII

Au fond de l'avenue où nous nous attardons,
Muets tous deux, les yeux perdus, les mains unies,
Par ce soir embrasé propice aux abandons,
Le jour et le printemps mêlent leurs agonies.

Je pense à tant de soirs gaspillés loin de vous.
L'attente de vos mains mettait en moi des fièvres.
J'étais traqué par des pensers malsains et fous.
Je pense à tant de soirs perdus loin de vos lèvres.

Je pense à tant de cœurs tristes de jeunes gens
Qui souffrent comme j'ai souffert longtemps moi-même
Et qui n'ont pas encor, pour les rendre indulgents,
Contre le leur, un cœur de femme qui les aime.

La brise nous apporte une odeur de tilleuls.
L'allée ombreuse est comme une longue chapelle.
Nous sommes plus voisins en nous sentant plus seuls
Et c'est notre bonheur qui fait la nuit si belle.

Le jour et le printemps touchent à leur déclin.
Nous laissons notre rêve errer au fil de l'heure,
Pensant, pour exprimer notre abandon câlin,
Que la voix du silence est encor la meilleure.





XXIII

Dans la nuit, comme d'un encensoir qu'on balance,
De chauds parfums montaient du calice des fleurs.
La lune nous baignait de ses molles pâleurs,
Et le parc s'emplissait de rêve et de silence.

L'ombre noyait autour de nous les frondaisons.
Un frisson secouait le tilleul et le tremble :
Et vous me caressiez de ce regard qui tremble,
Car nous sommes plus près lorsque nous nous taisons.

La nuit d'été chantait comme une symphonie.
L'eau du lac reflétait tout l'infini du soir,
Et j'étais à vos pieds un infini miroir
Réfléchissant l'azur de votre âme infinie.

Et cette âme de sœur tendre qui se penchait
Vers ma pauvre âme en deuil comme une jeune veuve
M'était une douceur si soudaine et si neuve
Que seul l'eût pu chanter quelque magique archet.

Je ne savais que vous contempler et me taire;
Je ne savais que lire au profond de vos yeux;
Je ne savais que vous adorer, très pieux;
Et mes rêves grisés s'embarquaient pour Cythère.

Mes rêves s'en allaient au château des baisers,
Mes rêves s'en allaient au parc de la folie,
Votre tête inclinait sa finesse apâlie,
Et la brise jouait dans vos cheveux frisés.

La brise, tel un sylphe amoureux qui badine,
Soulevait vos cheveux frémissants à demi.
Le parc semblait toujours plus noir, plus endormi.
La tendresse en nos cœurs musiquait en sourdine.

Ah! si l'âme des morts, après qu'elle a quitté
Notre monde, revient quelquefois sur la terre,
C'est l'âme de Mozart, éparse en le mystère,
Qui pénétrait la nôtre en cette nuit d'été.





XXIV

Qu'elles sont loin déjà, ces fins de jour d'hiver
Qui nous enveloppaient d'un affectueux châle !
Nos deux souffles jumeaux s'envolaient en spirale,
Et nous étions glacés par le brouillard amer.

Les passants se faisaient plus rares dans la rue
Où des lueurs de gaz s'allumaient par endroit.
Le lien entre nous devenait plus étroit :
Nous avions oublié la ville disparue.

La brume nous cachait à tous, nous isolait.
La rumeur des faubourgs était confuse et brève.
Nous étions habillés de silence et de rêve.
Et je passais mon bras sous votre mantelet.

Je vous disais des vers, parfois une folie.
Vous m'adressiez de longs sermons remplis d'humour.
Je voyais votre fin visage à la La Tour
Me sourire dans l'ombre avec mélancolie.

Vos traits par le brouillard étaient pastellisés.
Votre tête d'un tulle était atténuée :
Je ne distinguais plus si c'était la buée
Ou la molle vapeur de vos cheveux frisés.

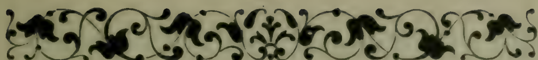
Ah! qu'elles sont loin, ces heures de crépuscule
Que j'eusse tant aimé ne jamais voir finir!
Les voilà dans la nuit et dans le souvenir,
Et tout soir qui s'achève un peu plus les recule.

Le temps fuit devant nous tel qu'un chevreuil blessé.
Ah ! que la vie est triste ! Ah ! comme tout est triste !
Ah ! comme on ne peut rien ! Comme rien ne subsiste !
On ne voit son bonheur que lorsqu'il est passé.

Ah ! je vous entendrai longtemps, petite amie,
Dans ces brouillards d'hiver me chapitrer tout bas.
Mes pas vont adopter le rythme de vos pas.
Votre voix dans mon cœur va rester endormie.

Le pli de votre bouche en moi demeure, tel
Qu'il m'apparut, quand il me vêtit comme un châle,
Me rappelant, terni par cette brume pâle,
Le sourire adouci d'un fragile pastel.





XXV

Je me souviens d'un soir où vous avez pleuré.
Et je n'ai pas pressé votre tête apâlie.
A peine si j'osai, d'un regard timoré,
Caresser vos chers yeux avec mélancolie.

Sur un décor d'hiver, je me souviens d'un soir
Où vous vous sentiez plus abattue et plus seule,
Où vous étiez, après des nuits de désespoir,
Blanche comme une enfant morte qu'on enlinceule.

Je me souviens d'un soir où vous avez pleuré.
Et j'aurais dû vous prendre en mes bras, ma chérie,
Avec un mot d'amour tendrement proféré,
Et vous bercer longtemps de ma câlinerie.

Mais je n'ai pas posé mes lèvres sur vos yeux :
Quel baiser eût suffi pour calmer vos alarmes ?
Sans parler, sans agir, je les recueillais mieux :
L'infini de mon cœur buvait toutes vos larmes.





XXVI

L'amour éclos chez moi par votre amitié chaude
Eût été sous La Tour plus justement placé.
Ses tons sont d'azur tendre et de pâle émeraude;
Il est dolent, et sa gaîté qui marivaude
N'est-elle pas de la couleur du temps passé?

Oui, la couleur de la cendre de ces années,
C'est un peu la couleur de mes propos moqueurs
Et des fautes que sa bonté m'a pardonnées,
Des minutes d'amour entre nos doigts fanées
Séchant au reliquaire intime de nos cœurs.

La fragile couleur de cette époque brève,
La couleur des pastels et des meubles défunts,
C'est la couleur aussi de notre trop doux rêve,
Doux rêve ambitieux qui trop vite s'achève
Mais dont toujours en nous dormiront les parfums.





XXVII

Je me rappelle un soir de neige et de verglas
Où tes mains étaient plus tendres, tes yeux plus las,
Ton front plus pâle,
Où ton cœur qu'un souci rongeait, ton cœur martyr
Avait besoin dans une âme de se blottir
Comme en un châle.

Par les vitres où la rafale s'obstinait,
Le décor de la rue apparaissait moins net
Sous la buée.
Les passants s'avançaient lentement, rabougris,
Et chaque chose était, à travers ce temps gris,
Atténuée.

Ah ! tes gestes éteints, ton visage apâli !
Tu voulus te baigner dans la source d'oubli,
Pauvre chagrine !
Et tu posas ta tête avide de baisers,
M'abandonnant tes yeux par les larmes creusés,
Sur ma poitrine.

Et moi, je les ai pris, ces yeux que tu m'offrais.
Et j'appuyai sur leur tiédeur mon baiser frais,
Sans te rien dire ;
Et je les ai gardés longuement, longuement,
Et tu m'as caressé, pour tout remerciement,
Par un sourire.

Un sourire si doux! Triste comme un adieu.
Un sourire si pur où s'estompait l'aveu
D'une âme amie.
Le regard vous trahit quand la bouche se tait.
Tu semblais dire à ta tendresse qui montait :
« Reste endormie! »

Tu souffrais. Ton visage était tendre et contrit.
Un instant, ta pitié trop intense entr'ouvrit
Tes lèvres roses;
Mais j'ai compris, si tu me parlais, le danger,
Et des miennes, afin de nous mieux protéger,
Je les ai closes.

Je me rappelle un soir de neige et de baisers
Où j'ai goûté dans tes beaux yeux las et creusés
Une accalmie;
Un soir de brume grise et de muets aveux
Où j'ai pleuré dans ton sourire et tes cheveux,
Ma pauvre amie!





XXVIII

Ah ! puisque j'ai senti, sur ton blanc col de cygne,
En un moment d'oubli, mes lèvres se poser,
Et puisqu'il fut permis à ma jeunesse indigne
D'emprisonner ton corps de femme en un baiser,

Puisque j'ai vu frémir, quelques minutes brèves,
Mon sein contre ton sein, ma chair contre ta chair,
Fleur de tendresse éclose au jardin de mes rêves,
Toujours ton souvenir restera mon plus cher.

Ah ! tu peux m'en tenir rigueur, ne point m'absoudre ;
Tu peux, sous la dent du remords, me mépriser ;
Le ciel peut sur mon front faire crouler sa foudre :
Rien ne m'arrachera de l'âme ce baiser.

Ah ! ce baiser, ce long baiser, ce baiser jeune !
Baiser d'autant plus pur que j'avais plus souffert,
D'autant plus doux que la solitude et le jeûne
Avaient changé l'avril de ma vie en hiver.

Ah ! nos chaudes, ah ! nos langoureuses étreintes !
Par nos lèvres nos cœurs se trouvèrent liés.
Le mien de tes baisers gardera les empreintes,
Tes baisers douloureux pleins de tendres pitiés.

Rappelle-toi ma joue en feu, mes yeux en larmes
S'écrasant, se collant sur ton cher vêtement,
Comme si mes dix ans d'angoisses et d'alarmes
Se fondaient dans tes bras à ce même moment ;

Rappelle-toi ma tendre et jeune frénésie,
Rappelle-toi mes bras forcenés à ton cou,
Ta chère tête fine éperdument saisie,
Et l'ardeur de mes vingt-cinq ans, et mon cœur fou ;

Rappelle-toi mon cri, mon étreinte effrénée,
La fureur chaleureuse et moite de ma main,
Comme se dissolvait toute ma destinée :
Les détresses d'hier, les craintes de demain ;

Ah ! mon enfant, ah ! ma seule amie, ah ! ma femme,
Va, le temps peut passer, va, la mort peut venir :
Que m'importe, à présent que mon âme à ton âme
En une heure d'amour vient de se réunir !

Je n'aurai point passé vainement en ce monde.
J'aurai senti, j'aurai vibré, j'aurai pleuré.
Ma lèvre aura gravé ma passion profonde
Sur la chère candeur d'un visage adoré.

Dussé-je être damné, l'enfer dût-il m'attendre,
J'ai bu la capiteuse odeur de tes cheveux,
J'ai savouré ta chair de femme, ta chair tendre,
J'ai broyé ta poitrine entre mes bras nerveux.

Ah! je t'aime! je t'aime! Ah! je suis ton esclave!
Ah! nos baisers! nos lents baisers! tous nos baisers!
Va! le péché n'est rien quand l'amour nous en lave!
On s'en va droit au ciel quand on meurt embrassés!





XXIX

Oh ! sois docile à ma caresse !
Laisse mes baisers te vêtir.
Si d'autres voyaient ma détresse
Elles sauraient y compatir.

N'oppose pas un front farouche
Aux élans de mon amour frais ;
Et que je sente sur ta bouche
Fondre le mal dont je souffrais.

Car la souffrance est sur ma lèvre;
Car j'ai du sang au bout des doigts.
Mon baiser grelotte de fièvre;
Une blessure est dans ma voix.

Si d'autres voyaient ma détresse
Elles sauraient y compatir.
Oh! sois docile à ma tendresse!
Laisse mon tourment te vêtir.





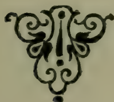
XXX

UNE heure sonnera pourtant qui mettra trêve
A cet amour pour vous qui ne peut rester tel :
Car il avait les tons délicats du pastel,
Et sa nuance était aussi douce que brève.

On cueille le bonheur, et le vent vous l'enlève :
Il faut m'agenouiller auprès d'un autre autel ;
Mais que ce souvenir me demeure immortel :
Vous qui fûtes la Vie, au moins restez le Rêve !

Au moins restez le Rêve en ce cœur tourmenté
Qui traînera toujours avec stérilité
L'angoisse que vous seul auriez faite assouvie.

Réchauffez-le longtemps comme un soleil câlin.
Que votre pure image enchante son déclin,
Puisqu'elle aura charmé l'aurore de sa vie.





XXXI

Langueur de se sentir seul à Paris l'été,
Avec l'impression d'être comme en servage.
On erre dans la rue à pas lents, hébété,
Et l'on sent en son cœur je ne sais quel veuvage.

Ou plutôt, on dirait que le cœur est absent,
Que c'est notre corps seul qui flâne par la ville,
Qui se traîne par les carrefours, languissant,
Et dont la volonté sourdement s'annihile.

Car notre âme est ailleurs. Elle n'est plus en nous.
Elle est très loin. Elle a suivi dans son voyage
Quelque enfant de vingt ans au teint clair, aux yeux doux,
En une ville d'eaux ou bien sur une plage;

La femme dont l'image a peuplé notre hiver,
Dont brillent les regards en nous comme des bagues,
Et qui songe à présent sous un ciel gris de fer,
En écoutant mourir sur les galets les vagues.

Et nous parcourons seuls les quartiers de Paris,
Où nous avons pu la rencontrer dans l'année;
Et nous allons distraits, lassés, déjà meurtris,
Comme si notre vie était soudain fanée.

On ne croise que des visages étrangers,
On est comme en exil, en proie au pessimisme,
Devant tous ces bruns fats, ventrus et rengorgés,
Qui plaquent bruyamment leur criard exotisme.

Les arbres sont roussis et déjà clairsemés ;
Sur l'asphalte on voit des feuilles de toutes sortes ;
Avec leurs volets clos comme des yeux fermés
Les maisons des faubourgs ont l'air d'être un peu mortes.





XXXII

Tout ce long soir d'été qui n'en finissait pas,
Traînant mon spleen dans un Paris caniculaire,
J'ai souffert sourdement sans éclat ni colère,
Mon cerveau machinal esclave de mes pas.

Paris ne m'est plus rien quand elle en est absente.
Ah ! comme tout est vide et triste ! A mon émoi
Je connais aujourd'hui tout ce qu'elle est pour moi,
La ville étant sans elle inerte et languissante.

Je me trouve en exil. Je suis comme un banni.
Mon âme me fait mal. Rongé par quel vampire,
Je vois toujours plus loin l'idéal où j'aspire
Qui remplirait ce cœur assoiffé d'infini,

Assoiffé d'un repos dans la tendresse ardente,
Intense, contenue, où s'oublieraient tous maux.
On ne peut l'évoquer par le moyen des mots,
Et Schumann seul pourrait le dire en un andante.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Ne me plaignez pas trop de souffrir, mon amie.
Nous sommes séparés à jamais par l'honneur,
Mais ma tendresse grave a si peur du bonheur
Que c'est par la douleur qu'elle s'est affermie.

Et je vous appartiens trop profondément pour
Prendre légèrement ce présent de moi-même.
J'ai le bonheur pensif et sérieux quand j'aime,
Et je ne comprends pas la gaîté dans l'amour

Et c'est pourquoi ce cœur où l'angoisse se pâme
S'en va vers vous comme au plus fidèle support;
Vous êtes à présent sous les ciels gris du Nord,
Et la couleur du Nord est la tienne, ô mon âme!





XXXIII

La nuit tombe, endormant l'interminable lande ;
A présent dans le soir plus rien n'a tressailli.
Les nuages au ciel calmement recueilli
Découpent sur l'azur leur laineuse guirlande.

Le vent, de frais parfums maintenant saturé,
Le vent allègre et vif, chargé d'odeurs marines,
Pénétrant largement en nos jeunes poitrines,
Nous apporte un air vierge et comme irrespiré.

Et, pour illuminer tant de mélancolie,
Entre deux noirs écrans de nuée émergeant,
La lune vers la mer projette son argent,
Qui danse sur les flots comme un pas de folie.

Décor de paix! Le cher et proche bercement,
La voix toujours plus douce et plus tendre des vagues
Fait germer dans les cœurs des soifs d'infini vagues
Et rend plus chaude la volupté d'être amant.

Les rochers solennels ont l'air d'être en prière.
Avec son sol teinté d'un tendre vert terreux,
La falaise, là-bas, s'évase en légers creux
Que veloute de rose un tapis de bruyère.

Le firmament de plus en plus se vêt de noir.
D'un tulle vaporeux l'horizon s'engrisaille,
Et je sens sur mon bras ton cher bras qui tressaille.
Dans ton âme d'enfant descend aussi le soir.

Tu pleures ? Que crains-tu ? Pourquoi ces yeux moroses,
Ces mots entrecoupés que tu redis tout bas ?
Vois comme tout s'adore et se cherche ici-bas.
Vois ce besoin d'aimer enfiévrant toutes choses.

Vois comme tout s'appelle et par quels fiers élans :
Les oiseaux dans le ciel, les insectes dans l'herbe,
Tout s'apprête à la fois pour quelque hymen superbe.
Pourquoi donc ces sanglots et ces regards dolents ?

Le flot vient câliner les rochers de la grève,
Le vent vient nous frôler de son arome amer,
Les rayons de la lune ensorcellent la mer,
Et mon désir d'amour vient caresser ton rêve.

Autour de nous tout est heureux, tout est serein.
Pourquoi cette tristesse et pourquoi ces alarmes ?
Ou, si c'est le bonheur qui fait couler tes larmes,
Pourquoi s'exhale-t-il ainsi que le chagrin ?

Ah! oui, je sais ton mal; il a sa raison d'être.
Ton cœur est trop subtil pour ne pas s'effrayer :
Comme on tue une fleur en voulant l'effeuiller,
On flétrit son bonheur en voulant trop connaître.

Alors, ton âme souffre, en proie à quels combats!
Elle a peur d'elle-même, attend, hésite et doute,
Ayant besoin d'amour pour accomplir sa route,
Redoutant les émois vulgaires d'ici-bas.

Tu ne veux pas goûter au vin qui vous rend ivre.
Tu ne veux pas dormir un trop divin sommeil.
Comme un songe trop beau dont on craint le réveil,
Craignant le dénoûment, tu ne lis pas le livre.

Tu n'accepterais pas les communes amours
Dont se contente la banalité du monde,
Et tu voudrais pour nous quelque union profonde,
Dont la noble fierté n'eût jamais de retours.

Tu sais que, saturés par une fièvre brève,
Bien des heureux d'hier, assouvis, apaisés,
Ont, après la première ivresse des baisers,
Descendu par degrés les étages du Rêve.

Ah! je te comprends bien, ô femme de douceur.
Viens t'unir à mon âme, ô pauvre âme blessée,
Puisque nous frissonnons à la même pensée.
Ne sois pas alors mon amante : sois ma sœur.

Sois ma sœur. Loin de nous les tristesses sans causes.
Nous vivrons, n'importe où, tels que des fiancés,
Simples comme ces fleurs aux tons si reposés
Dont le vent vient courber les moutonnements roses.

Sois ma sœur. Nous irons en avant d'un pied sûr.
Et notre âme — car nous n'aurons qu'une âme — altière
Planera, laissant au vulgaire la matière
Dans la limpidité d'un immuable azur.

Sois ma sœur. Et, veux-tu le fond de ma pensée?
Hé bien! je n'ai jamais, lorsque je t'espérais,
De l'angoisse où vers toi montaient mes vœux secrets,
Entrevu ma prière autrement exaucée.

Nous aurons de l'amour les plaisirs délicats,
Non les lâches rancœurs et les luttes sans trêve.
Et, si de sots esprits osent railler ce rêve,
Laissons-les se moquer : ceux-là ne comptent pas.





XXXIV

Chère, au recueillement le ciel gris nous invite.
Suis-moi sur ces rochers noirs de varech. Viens vite.
Le paysage est grave. Il donne le conseil
De replier nos cœurs aimants comme en un rêve.
Ton bras contre le mien, respirons sur la grève
L'odeur des goémons qui sèchent au soleil.

Sens. D'émanations salines l'air se charge.
Le vent nous enveloppe, un vent venu du large
Qui nous grise de sa robuste exhalaison.
Le décor est tragique. Au loin, pour que s'accroisse
Le sérieux en nous, le glas de la paroisse
Mornement s'apparie au deuil de l'horizon.

L'océan à nos pieds éperdument se brise,
Cabrant dans le brouillard sa lividité grise.
Des tulles de vapeurs estompent leurs lointains.
Sous la voix toujours plus âpre de la rafale
Écrasant tout de sa colère triomphale,
Nous demeurons muets, sans crainte d'être atteints.

Vois. Contre les rochers l'eau folle s'éclabousse
Et les flots en révolte, aux bourrelets de mousse
Dans le soir qui s'aggrave ont un sinistre bruit.
Nous sommes menacés et cernés par les vagues,
Silencieux, et pris d'aspirations vagues,
Tenons-nous embrassés en attendant la nuit.

L'astre s'éteint là-bas au fond des flots splendides.
Et toi, chez qui la nuit tombe, tu t'intimides
Devant la mer plus haute et sous le ciel plus noir.
Aux regards maternels de la voûte azurée
Blottis-toi dans mes bras, paisible et rassurée.
Endors-toi sur ce cœur agrandi par le soir.

Ah! reste sur ce cœur un moment endormie.
Repose là, ma chère enfant, ma seule amie!
C'est là que tu dois être hier comme demain.
C'est là que sont pour toi la flamme et le sourire
Que rien ne peut voiler, que rien ne peut proscrire,
Et la main toujours prête à se joindre à ta main.

Que serait donc l'amour, qu'une ombre froide et vaine,
S'il ne restait égal dans la joie et la peine,
Dans les jours d'allégresse et dans les jours de deuil?
Ah! reste sur ce cœur un moment endormie!
Qu'après cette tourmente, une heure d'accalmie
Nous redonne la foi, la bravoure et l'orgueil.

J'ai tant besoin de toi pour poursuivre ma route
Où me traquent l'angoisse et la peur et le doute.
Je me sens en tes bras combien de fois plus fort!
Unis ta lèvre rose à ma lèvre blêmie.
Repose là, ma chère enfant, ma seule amie!
Aimons-nous comme si nous attendions la mort.

Tant qu'un cœur chantera dans ma jeune poitrine
Avec le mâle accent d'une chanson marine,
Il te sera toujours fidèlement pareil,
Plus tendre encore et plus à toi quand, sous l'orage,
Tu sentiras faiblir ton défaillant courage,
Que dans l'enivrement de tes jours de soleil.

Tu m'as nommé ta vie en un élan de joie.
Que mes efforts soient vains, que l'avenir me broie,
Je veux rester ta vie encore et malgré tout.
Viens ; que mon sort avec le tien toujours s'assemble.
Si nous sommes vaincus, nous tomberons ensemble ;
Quand Dieu nous frappera, qu'il nous trouve debout.

Ah ! reste dans mes bras et calmement sommeille.
Que crains-tu du dehors si mon amour te veille,
Mon amour infini, mon amour sérieux ?
Va, que ta confiance en moi soit raffermie.
Repose là, ma chère enfant, ma seule amie !
Je sais lire en ton cœur : tu peux fermer les yeux !





XXXV

Chère âme, cette nuit j'ai fait un mauvais rêve.
Mais, d'abord, vos mains dans les miennes, n'est-ce pas ?
Rassurez-moi par une étreinte un peu moins brève,
Et je vais vous le dire à l'oreille, bien bas.

Nous étions morts. C'était ailleurs, loin d'ici-bas,
Au pays où la femme a la pitié moins brève.
J'étais seul. Et j'errais au hasard de mes pas
Dans un brumeux décor de tristesse et de rêve.

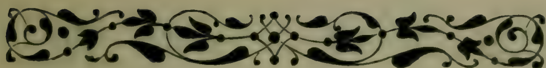
Et je vous vis venir vers moi, spectre de rêve.
Je vous tendis mes bras que vous ne vîtes pas.
Votre nom s'étrangla dans ma voix, plainte brève,
Mais vos yeux s'égaraient vagues dans du là-bas.

Changée! Ah! oui, changée. Éteinte, le front bas
Vous m'avez en passant frôlé, vision brève.
Votre regard distrait ne me reconnut pas.
Vous avez disparu, légère comme un rêve.

J'ai fait un rêve : — hélas! qui n'a pas fait un rêve? —
Mais, voyons, ce n'est pas possible : il ne dit pas
— Symbole décevant de votre amitié brève —
Que demain votre amour de sœur doive être à bas?

Ah! parlez. Ah! vos mains dans mes mains. Et, plus bas,
Montrez-moi que j'ai tort! Que ma crainte soit brève!
Dites-moi : ce n'était qu'un rêve, n'est-ce pas?
Ah! dites-moi que tout cela n'était qu'un rêve!





XXXVI

Il va falloir se dire adieu :
Vous partez pour un long voyage.
Mais je vivrai de votre image :
Je vous quitte sur cet aveu.

Au moins, laisserai-je au milieu
De votre existence un sillage ?
Il va falloir se dire adieu :
Vous partez pour un long voyage.

Si votre amour ne fut qu'un peu
De flirt ou de marivaudage,
Si je ne fus pour vous qu'un page
Que sa marraine pique au jeu,
Il va falloir se dire adieu.





XXXVII

Et voici la saison passée
De notre attachement câlin.
Et dans ce cœur comme orphelin
Vous ne serez pas remplacée.

Las! toute chose est effacée,
Et tout amour a son déclin.
Et voici la saison passée
De notre attachement câlin.

Amour plus frais que la rosée!
Quand sa saison battait son plein,
J'étais fier comme un châtelain
Ayant au bras sa fiancée...
Et voici la saison passée.





XXXVIII

J'étais bien abattu le soir de nos adieux.
Vous n'en avez rien vu. J'ai détourné la tête
En sentant que j'avais plus d'une larme prête,
Et j'ai rentré les pleurs qui montaient dans mes yeux.

Nous restions là, les mains dans les mains, sérieux,
Les vôtres rassurant ma tendresse inquiète;
L'infini du silence était notre interprète.
Les mots sont trop étroits : nous nous comprenions mieux.

Certes, pour moi, ce fut une longue secousse;
Mais je vous avais là, compatissante et douce,
Et j'attachais vers vous mes regards creux et las.

Loin de vous, à présent, voici que s'agglomère
La tristesse en mon âme à jamais veuve, hélas!
La larme de l'adieu n'est pas la plus amère.





XXXIX

On m'assure que ceux qui vainquirent sans plainte
Un trop coupable amour après de fiers combats,
Quand leur âme immortelle aura fui d'ici-bas,
Se reverront plus tard pour une noble étreinte.

Nous retrouverons-nous au delà du trépas?
Ce dogme est affirmé par la parole sainte;
Mais d'un doute cruel ma raison est atteinte :
Ah! je voudrais y croire : hélas! je n'y crois pas.

Mais si j'étais soumis à cette épreuve dure,
Tout en n'attendant point de sanction future,
Je vaincrais mon amour et je l'immolerais.

Car, non récompensé par la Toute-Justice,
Mon être au moins pourrait s'endormir dans la paix,
Ayant porté pour rien la croix du Sacrifice.





XL

PARFOIS, quand un amour est mort,
On en a comme une revie.
En notre âme, soudain ravie,
Il semble revenir plus fort.

Il nous suffit de la caresse
D'un air de valse ou d'un parfum
Pour que le cher émoi défunt
Dans le cœur ému reparaisse.

D'abord chaud comme au premier jour,
En nous il rayonne et palpite,
Mais nous reconnaissons bien vite
Que ce n'est plus le même amour.

Il n'a plus son goût d'ambroisie,
Il est tiède et dénuancé.
C'est parce qu'il est le passé
Qu'il est nimbé de poésie.

Au jardin nu du souvenir
Ne croissent que des fleurs moroses.
C'est nous qui lui prêtons des roses.
Il ne faut pas y revenir.





XLI

Il en est que Dieu fit trop complets, trop charmants
Pour que sans passion ils traversent la vie.
Leur angoisse, afin d'être apaisée et ravie,
A besoin d'éternels et chauds embrassements.

Mais ils sont purs aussi comme les diamants.
Une vulgaire joie à la chair asservie
Ne suffit pas à leur pauvre âme inassouvie,
Et, créés pour l'amour, ils ne sont pas amants.

Trop humains pour passer sur terre sans tendresse,
Trop dieux pour y goûter une banale ivresse,
Il ne restera donc à ces fiers combattants

Qu'à chercher s'il existe, en des sphères lointaines,
Par la mort, au delà de l'espace et du temps,
Pour des cœurs plus profonds des amours plus hautaines.



TABLE



TABLE

LE JARDIN DÉSERT

LA JEUNESSE EN PROVINCE

SAISON PASSÉE



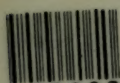
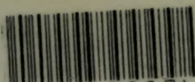
Achevé le 12 juillet 1913

PAR

L'IMPRIMERIE ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS


a39003

002246667b